

Bulletin Salésien

Organe des Œuvres de D. Bosco

Turin - Oratoire de S. François de Sales

SOMMAIRE: Fête et souvenir — Vœux de bonne et sainte année — Lettre annuelle de Dom Rua aux Coopérateurs Salésiens — L'Église et l'instruction — Dom Bosco et le Patronage — Nouvelles des Missions de Dom Bosco: *Malto Grosso* — Grâces et faveurs obtenues par l'entremise de Notre Dame Auxiliatrice — Chronique Salésienne: *Tournai* (Belgique), *Turin*, *Rome*, *Vienne*, *Batalaas* (S. Paul du Brésil), *Viedma* (Patagonie) — Vie de Mgr Lasagna — Bibliographie — Coopérateurs défunts.

FÊTE ET SOUVENIR

De même que le mois de décembre ramène chaque année la fête de l'Immaculée Conception, si chère au souvenir des Fils de Dom Bosco, puisqu'elle leur rappelle le commencement de l'apostolat de leur bon Père et la fondation de ses principales œuvres, ainsi le mois de janvier ramène pour tous les Coopérateurs des œuvres salésiennes la fête de leur grand Patron, saint François de Sales.

Le 29 janvier doit être pour tous un jour de fête toute spéciale, en même temps que très solennelle, une journée de bénédiction et de prières.

Le règlement de la Pieuse Union des Coopérateurs prescrit aussi qu'à l'occasion de la fête de saint François de Sales, une Conférence soit faite aux Coopérateurs. Qu'ils se fassent donc un devoir d'y assister, partout où elle aura lieu, car d'elle dépend souvent la vie et l'accroissement de l'Association.

Et puis, n'oublions pas nos chers défunts. Le lendemain 30 janvier, dans les chapelles et églises des Instituts Salésiens, toutes les messes et les prières sont offertes au Seigneur miséricordieux pour les Coopérateurs défunts. Unissons-nous d'intention.

Enfin, le 31 du même mois rappelle à notre mémoire et à notre cœur le 1^{er} anniversaire de la mort du Fondateur de toutes les œuvres salésiennes, de Dom Bosco, mort à Turin le 31 janvier 1888. L'immense héritage d'affection et d'œuvres qu'il a laissé derrière lui, nous dispense de faire aucune recommandation à ce sujet. Chacun de nos chers Coopérateurs se laissera guider par son cœur pour la commémoration de ce triste anniversaire.

Vœux de bonne et sainte année

Aux dévoués Coopérateurs et aux zélées Coopératrices des Œuvres de Dom Bosco, aux lecteurs assidus du Bulletin, qui, tous unis entre eux par les liens de la charité apportée au monde, il y a dix-neuf siècles, par le divin Enfant de Bethléem, concourent de toutes leurs forces à étendre de plus en plus sur la société le règne de Jésus-Christ.

DOM MICHEL RUA

Supérieur général de la Pieuse Société Salésienne offre ses meilleurs souhaits de bonne et sainte année en implorant vivement sur eux, leurs parents et leurs amis les plus précieuses bénédictions du Très-Haut.

Il les offre, ces souhaits, en union avec ses nombreux enfants du monde entier, mais tout particulièrement en union avec ses confrères exilés de France et leurs enfants qui, à ce titre, lui sont encore plus chers. Il souhaite que l'intérêt des Coopérateurs redouble à leur endroit. Que le Seigneur daigne conserver de longues années à nos chers Coopérateurs, et leur accorder une vie heureuse, pleine de bonnes œuvres, couronnée par le bonheur qui ne finira jamais.

Toutes les Communions et prières faites par les Salésiens, les Filles de Marie Auxiliatrice et les enfants élevés par les uns et les autres, ont été offertes, en la nuit de Noël comme au jour de l'an, au tout aimable Jésus-Enfant, comme l'expression la plus saintement efficace des souhaits de toute la famille salésienne.

Lettre annuelle de Dom Rua aux Coopérateurs Salésiens

Bien chers Coopérateurs
et zélées Coopératrices.

OUTES les fois qu'il m'est donné de vous adresser la parole dans quelque circonstance particulière, je saisis bien volontiers et avec empressement cette occasion, sachant combien votre zèle s'accroît à la lecture ou à l'audition de ce qui s'est accompli comme de ce qui doit se faire, grâce à votre généreux concours. Mais j'éprouve une satisfaction plus grande encore lorsque ce n'est plus seulement à quelques uns mais à tous les Coopérateurs, à toutes les Coopératrices de toutes les parties du monde que je m'adresse.

Laissez-moi vous dire que jamais encore je n'ai désiré vous écrire comme cette fois. C'est qu'en effet, bien chers amis et vaillants soutiens des Œuvres Salésiennes, ce n'est pas seulement pour me conformer au règlement qui me prescrit de mettre sous vos yeux le résumé de l'année écoulée, et ce qui doit s'exécuter au cours de cette nouvelle année, mais je sens le besoin de vous parler d'une façon toute intime de nos affaires, afin qu'avec l'aide de Dieu et le vôtre, la Pieuse Société Salésienne puisse continuer à accomplir le bien qu'attendent d'elle l'Eglise et la société civile.

Afin d'être bien compris je partagerai cette lettre en trois points. Dans la première partie, je vous communiquerai quelques unes des consolations que j'ai

éprouvées en 1905; dans la seconde je vous indiquerai les œuvres nouvelles que nous avons pu fonder ou celles déjà existantes que, grâce à votre généreuse Coopération, nous avons développées. Enfin dans la troisième partie, je vous exposerai avec la plus grande clarté et en toute confiance ce vers quoi nous devons faire converger toutes nos pensées et tous nos efforts en cette année 1906 dans laquelle la divine Providence nous a permis d'entrer.

1) — Motifs de consolation.

Etant donnée l'immense affection que mon cœur conserve pour Dom Bosco, ce m'est une consolation ineffable de voir ratifiés par l'autorité souveraine du Saint-Père bien des actes, bien des choses que, déjà il y a bien longtemps, dans sa profonde connaissance des temps et dans son désir et son zèle, pour l'interprétation de l'esprit de l'Eglise, notre vénéré Fondateur nous faisait accomplir.

DOM BOSCO ET LE CHANT GRÉGORIEN.

Rappelez-vous par exemple, comment voulant restaurer la musique sacrée, mais surtout restituer au chant grégorien la place d'honneur qu'il occupait autrefois, le Souverain-Pontife, glorieusement régnant, a publié à ce propos et tout récemment un magnifique *Motu Proprio*. Or les plus anciens parmi les disciples et élèves de Dom Bosco se souviennent parfaitement de l'intérêt que portait notre bon Père à l'étude

du chant grégorien et combien il l'aimait. Et tandis que celui-ci était négligé un peu partout, Dom Bosco établissait à l'Oratoire une classe que devaient suivre tous les élèves avant d'être admis à apprendre la musique. Ces chantres étaient chargés de préparer les antennes, les psaumes et tous les autres chants propres à rehausser la majesté des cérémonies sacrées. Ce même zèle fit concevoir à Dom Bosco la pensée de fournir à chaque paroisse de bons chantres, et dans ce but il voulut que dans tous ses Instituts la classe de chant ne fut pas seulement réservée aux jeunes étudiants mais qu'elle fut aussi ouverte aux apprentis.

Pour moi j'ai été heureux d'offrir dans notre Maison du Valdocco la plus cordiale hospitalité au *Congrès de Musique sacrée* qui s'y est tenu au commencement du mois de juin, et j'ai regretté vivement qu'une longue absence m'ait empêché d'y assister. Toutefois grande fut ma joie en apprenant que plusieurs Salésiens y avaient pris une part active, et l'un d'eux fut même choisi pour faire partie d'une Commission chargée d'établir aussi en Italie une *Fédération des Sociétés Céciliennes*, c'est-à-dire, d'*Associations promotrices du chant religieux*.

J'écris ceci dans l'espoir que le zèle des Coopérateurs salésiens aura encore sur ce point, et dans la mesure qui leur est possible, à imiter celui de notre cher Dom Bosco.

Oh! qu'ils reviennent ces temps où les chants de l'Église avaient une attraction toute particulière, même pour quiconque avait perdu la foi, comme l'écrivait S. Augustin: « Quand je me souviens, ô Seigneur, des larmes que je versais dans les premiers instants de ma conversion lorsque j'entendais les psalmodies de ton Église qui m'émeuvent encore d'une manière plus vive maintenant, non pour le chant en lui-même, mais pour les sentiments qui y

sont si limpidement exprimés, je reconnais la grande utilité de cette institution. (Conf., livre X, Chap XXXIII).

DOM BOSCO ET LE CATÉCHISME.

Mais la première recommandation de Dom Bosco, la première non seulement par ancienneté, mais surtout par l'insistance et le zèle qu'il mettait à nous la répéter, fut l'enseignement de la Doctrine chrétienne. Il n'en pouvait pas être autrement; c'est qu'en effet le premier catéchisme fait au pauvre Barthélémy Garelli fut vraiment la pierre angulaire de notre Pieuse Société. Le catéchisme dans les églises, sur les places, dans un pré, était le principal travail de Dom Bosco, et ce fut le moyen par lequel il transforma tant de petits malheureux et en fit de bons chrétiens et d'honnêtes citoyens. Dans tous les établissements qu'il fonda, il voulut qu'un prêtre fut appelé catéchiste, mais qu'il en eut surtout la charge, et il établit que le poste d'honneur serait assigné à l'enseignement religieux. Et il sut si bien rendre élevée cette fonction de catéchiste que dans son Oratoire principal, outre de nombreux et zélés prêtres, on y rencontra aussi des marquis, des comtes et des personnes de la plus haute noblesse de Turin. Dans la pensée de Dom Bosco les Patronages où l'on ne ferait pas le catéchisme ne seraient que des lieux de récréation, et des établissements d'éducation où l'on n'enseignerait pas comme il faut la religion, manqueraient à leur but.

Vous n'ignorez pas, bien chers Coopérateurs, que S. S. le Pape Pie X publiait, le 15 avril de l'année dernière, une admirable encyclique sur l'Instruction religieuse. Dans l'ignorance des choses divines le Pape voit la cause de l'affaiblissement actuel et de la débilité des âmes, d'où suivent les plus grands maux, et surtout le plus dé-

plorable, la damnation éternelle. Vous ne vous étonnerez pas si je vous affirme qu'en lisant ce magistral enseignement du Souverain Pontife, il me semblait entendre répéter beaucoup de choses qu'autrefois nous disait Dom Bosco ! Faisons donc notre profit des conseils et des recommandations de notre vénéré Père, surtout actuellement qu'ils nous sont exprimés, d'une façon toute particulière par le Chef Suprême de la sainte Église. Pour ma part il n'est rien qui me tienne plus à cœur que de vous voir redoubler de zèle pour les *Patronages* et les *Écoles de religion* qui ne sont qu'un complément, un perfectionnement de nos Catéchismes.

LES PATRONAGES
ET LES COURS DE RELIGION.

« Le catéchisme catholique avec les Patronages, disait Dom Bosco, est l'unique planche de salut pour la jeunesse pauvre au milieu de la perversion de la société. Les curés, les prêtres, malgré leur grand dévouement, ne peuvent se trouver partout ; ils ont donc besoin qu'on leur vienne en aide dans ce sublime ministère du catéchisme pour les petits ; ils ont besoin qu'on conduise ceux-ci à l'église, qu'on exhorte les parents à les y envoyer ; il faut qu'on leur aide à surveiller, à instruire avec beaucoup de charité les différentes classes pour que le catéchisme se fasse avec ordre et méthode et produise ainsi de bons fruits. Voilà, n'est-il pas vrai, un champ vaste et fertile où la moisson est abondante ! »

De fait, et je puis le dire pour l'éducation de tous, dans le voyage que j'ai fait, en juin dernier, à travers l'Italie, j'ai éprouvé de grandes consolations en trouvant nos Patronages vraiment prospères et adonnés à l'enseignement régulier du catéchisme et aux classes de religion. Pour des raisons

qu'il n'est pas nécessaire d'exposer, je ne puis pas entrer dans certaines particularités et vous raconter quelques pieux faits qui vous donneraient une juste idée de l'immense bien opéré par le moyen des classes de religion, mais rien cependant ne m'empêche d'affirmer que c'est à ces classes que devront leur salut un grand nombre de jeunes gens qui déjà avaient abandonné les pratiques d'un bon chrétien et qui les reprennent et les pratiquent sans aucun respect humain.

Je suis assuré que mes recommandations ne seront pas vaines. Et comptant ainsi sur le zèle des Salésiens et sur votre Coopération, j'ai pu dire au Saint Père que nous ne voulions pas être les derniers dans l'enseignement de l'instruction religieuse à la jeunesse.

II) — Œuvres accomplies
pendant l'année 1905.

EN ITALIE.

Puisque j'en arrive à l'énumération des œuvres accomplies durant l'année 1905, il m'est doux de commencer par les Patronages.

Une de ces institutions providentielles auxquelles personne ne peut refuser ni son estime, ni son appui, pour peu qu'il les connaisse, a été établie dans le centre populeux d'Aragona en Sicile, et on y a aussi ouvert quelques classes élémentaires. Puis vient celui de Bari, situé tout à côté de l'Orphelinat Léon XIII. Son inauguration devait avoir lieu en 1904, mais il n'a réellement fait ses débuts qu'en septembre dernier. Un troisième Patronage, depuis longtemps attendu, a été installé dans l'importante ville de S. Severo, province de Pouille. Ne quittons pas cet intéressant sujet sans signaler les deux *Cours de religion* établis pour les élèves des écoles publiques tant élémentaires qu'universitaires

dans notre florissant *Collège des Missions* près de l'église S. Jean l'Évangéliste, à **Turin**. À **Rome**, Pie X nous a fait l'honneur de nous confier la construction dans le quartier du Testaccio d'une église dont les fondements sont jetés depuis plus de vingt ans.

Dès l'invitation du S. Père, les travaux ont été repris d'après un nouveau plan de l'architecte-ingénieur Ceradini, et avec le précieux concours de nos chers Coopérateurs nous espérons conduire l'entreprise à bonne fin.

Pour des motifs qui vous seront donnés plus loin, je n'ai pas permis qu'en Italie on accepta d'autres fondations, si ce n'est celles erigées dans la **Calabre** si malheureuse. Je songeais, depuis quelques années, à y établir quelque œuvre de charité en faveur des enfants pauvres de cette région éprouvée; je connaissais leurs besoins et leur infortunée condition, et ma pitié était grande. Aussi vers la fin de mars, on se mit en demeure d'élever à **Monteleone**, une résidence où grâce à la générosité d'un insigne Coopérateur et à l'appui de S. G. Mgr Morabito, le vaillant évêque de Milète, des Salésiens vont s'établir incessamment pour se consacrer au ministère paroissial et y ouvrir des écoles et un patronage. À **Borgia**, gros bourg de la province de Catanzaro, et lui aussi très éprouvé par le terrible tremblement de terre, nous avons pu fixer une seconde résidence avec également des classes de jour et du soir ainsi qu'un patronage. De Borgia quelques confrères se rendent tous les dimanches et jours de fête dans la localité voisine de **Soverato** pour subvenir aux besoins spirituels de la population et y diriger un patronage. La misérable condition de nombreux orphelins nous a forcés à ajouter à toutes ces fondations ci-dessus énumérées une autre œuvre bien nécessaire mais aussi bien dispendieuse; il s'agissait en effet de recevoir gra-

tuitement dans nos divers établissements plus de *Cent* petits Calabrais, dirigeant les uns vers un art ou un métier, et donnant à d'autres la facilité de pouvoir continuer leurs études secondaires, enfin plaçant les plus petits dans des écoles primaires pour y apprendre les principes élémentaires.

Puisque je parle de l'Italie, qu'il me soit permis encore de mentionner quelques nouvelles sections ouvertes dans des maisons déjà anciennes. À **Turin**, à l'*École Apostolique du Martinetto*, nous avons établi un *internat Illyrique* pour les jeunes gens de nationalité croate. Cette langue en effet est non seulement répandue dans les pays Balkans, mais sur tout le littoral-est de l'Adriatique. Ce collège m'intéresse vivement, car c'est un véritable petit Séminaire dans lequel germeront les vocations nécessaires pour dans la suite exaucer les pressantes demandes qui nous sont faites depuis longtemps d'ouvrir des maisons dans ces contrées.

C'est également dans le dessein de rendre service autant que nous le pouvons en ce moment aux catholiques de France que l'on a établi dans la maison d'**Oulx**, ville très bien située puis qu'elle se trouve près de la frontière, une nouvelles section réservée aux jeunes gens *français* qui aspirent à l'état ecclésiastique.

Le même motif toujours nous a décidé à former dans la *Colonie agricole* d'**Ivrea** une catégorie spéciale pour une *école d'agriculture* qui s'ouvrira dans le prochain mois de mars et dans laquelle un grand nombre de jeunes gens pourront recevoir complet et régulier un enseignement théorique et pratique d'agriculture.

À L'EXTÉRIEUR

J'ai oublié, l'an dernier, de vous entretenir de la fondation de **Vianna do Castello**, dans le Portugal; je répare aujourd'hui cet oubli en recommandant

à votre générosité cette nouvelle école professionnelle.

Pour ce qui concerne l'Amérique, le Bulletin Salésien vous a déjà signalé l'inauguration de l'école d'agriculture de **Cuzco**, dans le Pérou, des classes et du patronage de **Cordoba**, dans la République Argentine. Puis viennent l'Oratoire d'**Ambato**, et le Patronage de **Guayaquil**, dans l'Équateur,

À **Guadalajara**, (Mexique) se fait l'ouverture d'un grand collège depuis longtemps réclamé par la population. À **Valencia**, (Vénézuëla) et à **S. Tecla**, (S Salvador) ce sont deux chapelles que l'on inaugure en les dédiant à Marie Auxiliatrice. Enfin à **San Salvador**, même et à **Corumbá** (Matto Grosso) on donne un grand développement aux fondations déjà existantes.

Souvenez-vous de l'hommage que nous voulûmes offrir à l'occasion du premier cinquantenaire de Marie Auxiliatrice. Le nombre extraordinaire de missionnaires qui partirent en cette année, nous permit non seulement de combler les vides de beaucoup de maisons salésiennes presque dépeuplées, mais encore d'établir une nouvelle résidence à **Trelew**, dans le Chubut, en même temps que nous donnions une plus grande extension à cette Mission ainsi qu'à celle des **Coroados**, dans le **Matto Grosso**, (Brésil). Dans cette dernière on a fondé près du **Rio das Garças**, la **Colonie de l'Immaculée Conception**. Le télégramme qui m'annonçait cette nouvelle m'arrivait à la veille précisément de la fête de S. Jean Baptiste et m'apportait une grande joie.

Mais cette expédition de Missionnaires faite en 1904 n'était pas encore suffisante et des demandes nombreuses de personnel nous ont encore été faites pendant l'année qui vient de s'achever. Il a donc fallu songer à pourvoir aux besoins de ces lointains pays; de là cette nouvelle troupe de missionnaires qui venaient vers la fin de novembre

s'agenouiller aux pieds de Marie Auxiliatrice et mettre sous sa protection leur futur apostolat. Cette année va voir les Salésiens entrer pour la première fois dans les Indes Anglaises, à **Meliapoor**, et s'établir définitivement à **Macao** (Chine). Les multiples et longues difficultés survenues à propos de ces Missions me font espérer beaucoup de bien de ces deux fondations. Je recommande vivement à vos prières ces ouvriers évangéliques qui se trouvent en pleine mer peut-être en ce moment.

FONDATIONS FAITES

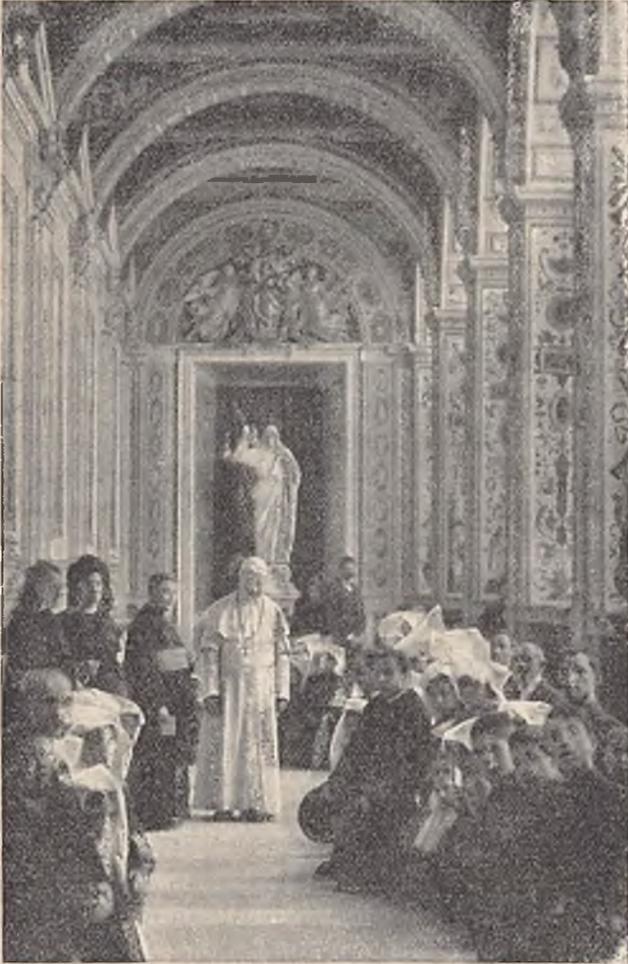
PAR LES FILLES DE MARIE AUXILIATRICE.

Les Filles de Marie Auxiliatrice, elles aussi, ont été, au cours de 1905, tout particulièrement bénies du Seigneur. Sachant combien vous êtes heureux de connaître les fondations qu'elles ont pu établir, je m'empresse de vous soumettre la liste que la Révérende Supérieure Générale, Sœur Catherine Daghero, m'a fait parvenir.

« Avec l'aide de Dieu et la bénédiction de notre Mère Céleste, Marie Auxiliatrice, nous avons pu en 1905 accepter à **Turin** la direction d'une maison de famille pour jeunes ouvrières et étudiantes, ainsi qu'à **Somma Lombarda**, **Angera** et à **Germignana**, toutes villes de la Lombardie. À **Fenegrò**, province de Milan et à **Finero**, province de Naples, nous avons ouvert un asile, un ouvroir et un patronage. À Naples même, à **Lomello**, province de Novare, et à **S. Colombano al Lambro**, près de Milan, nous avons pu, avec l'asile pour petits et le patronage, établir aussi des écoles élémentaires.

En dehors de l'Italie nous avons ouvert une maison à **Farnborough** (Angleterre), deux à **Bogotá** et une troisième à **Soachá** (Colombia), elles sont destinées aux externats et aux patronages. Un autre externat-patronage

été fondé à La Paz, dans l'Uruguay. Nous pensons que bientôt la même œuvre existera à Melipilla (Chili). Enfin nous avons accepté la direction d'un hôpital à Ribeirao Preto (Saint Paul du Brésil) et pris une seconde maison de mission dans le Matto Grosso. »



Pie X au milieu des petits Calabrais.

Ainsi donc que vous le pouvez constater par cette longue énumération, les œuvres salésiennes de Dom Bosco ont reçu une abondante bénédiction du Seigneur.

III) — Œuvres que nous nous proposons pour 1906.

Suivant la coutume introduite par notre bon Père Dom Bosco, et que j'ai jusqu'ici religieusement suivie, je dois

maintenant vous indiquer les œuvres que je vous proposerai pour 1906. Elles sont nombreuses et toutes d'une indispensable nécessité, mais cependant elles peuvent se réduire à une seule. Veuillez avoir la bonté, bien chers Coopérateurs et zélées Coopératrices, de me suivre avec beaucoup d'attention jusqu'à la fin de cette lettre, je vous en aurai une grande obligation.

En ces dernières années, la Pieuse Société Salésienne, ne regardant ni aux dépenses ni aux sacrifices, se proposa d'organiser sérieusement et régulièrement l'un des points les plus importants de son règlement, à savoir la formation complète de ses membres, répondant ainsi à la réelle nécessité et aux désirs très vifs manifestés dans un grand nombre de réunions par les fils mêmes de Dom Bosco.

Vous savez mieux que moi quels progrès ont fait en ces derniers temps les sciences et les arts, et de même qu'il n'y a pas de métier qui n'ait senti le besoin de perfectionnement, de même aussi il n'y a pas de branche dans les études qui n'ait reçu une impulsion spéciale.

Étant donné leur mission de vivre au milieu des ateliers comme dans les écoles, les fils de Dom Bosco ne pouvaient pas rester indifférents à ce mouvement. Aussi jugea-t-on à propos que nos chefs d'ateliers fussent tenus au courant des exigences modernes et que nos jeunes clercs, malgré les fruits satisfaisants qui résultaient de l'ancienne méthode, eussent, eux aussi, toute facilité d'acquiescer cette culture que doivent posséder à l'heure présente tous ceux qui aspirent au sacerdoce.

Désormais donc, et rendons-en grâces à Dieu, tous nos Salésiens, tant les coadjuteurs que ceux qui s'acheminent vers la prêtrise, auront donc toute commodité pour leur préparation. Les premiers, après une sérieuse formation spirituelle, et avant que d'occuper un poste, doivent passer trois ans à se perfectionner dans leur métier, de manière à devenir des maîtres, d'ateliers consciencieux. Les seconds, ayant accompli l'année d'épreuve à laquelle ils sont admis sur leur demande à la fin du cours secondaire, suivent pendant trois ans le cours de philosophie. Celui-ci terminé, ils sont répartis entre les divers établissements où non seulement ils s'habituent à la vie pratique du salésien, mais encore complètent leur instruction par des études supplémentaires. Aussitôt après ce triennat, ils rentrent de nouveau au scolasticat où alors ils se consacrent pendant quatre années à l'étude des sciences sacrées.

Ceci expliqué, bien chers Coopérateurs et zélées Coopératrices, je ne trouve pas d'expression pour remercier la Divine Providence qui a si bien dirigé sur cette voie notre Pieuse Société; les mots me manquent aussi pour vous dire quels sacrifices nous avons dû faire pour établir cette bienfaisante organisation et quelles sommes nous avons dû dépenser pour la réaliser.

A tous ces jeunes confrères, abbés et laïques, qu'il nous faut entretenir si nous voulons conserver le personnel propre à compléter les vides nombreux qui se font au milieu de nous et aussi à rendre possibles de nouvelles fondations, ajoutez, bien chers Coopérateurs,

les ressources nécessaires au maintien de tant de nos Maisons qui n'ont rien par elles-mêmes;

les milliers d'orphelins qui reçoivent gratuitement non seulement l'instruction mais aussi la nourriture, l'habillement et le logement;

nos importantes Missions au milieu des sauvages;

les différentes œuvres de fondation, de réparation ou d'agrandissement que nous avons déjà, pour ainsi dire, en chantier.

Et dites-moi franchement si notre entreprise de chaque jour est légitime?

Il est possible que quelqu'un me réponde en disant: « *N'avez-vous pas reçu tout dernièrement un grand héritage?* »

O bien chers Coopérateurs, j'ai le douloureux devoir de vous déclarer sincèrement que souvent l'on affirme des choses qui, si elles ne sont pas fausses, sont du moins fort exagérées; c'est là le cas présent. Croyez bien que lors même que j'aurais reçu non pas un, mais deux héritages correspondant réellement à la somme que l'on prétend m'avoir été versée. (Et ici j'exprime ma profonde reconnaissance à notre généreuse et regrettée bienfaitrice), ces héritages ne suffiraient pas à couvrir nos dettes. À la suite de cette nouvelle lancée dans le public, quelques uns de nos Coopérateurs se fiant peut-être sur cette information inexacte ont cru devoir cesser leur précieux concours aux Œuvres Salésiennes, alors que jamais plus que maintenant nous n'avons senti le besoin de voir autour de nous des mains ouvertes et des cœurs généreux.

O mes chers Coopérateurs, la Pieuse Société Salésienne a pu heureusement s'organiser pour ses ateliers comme pour ses études, mais il n'en est pas de même quant à ses finances. Oh! dites-le bien dans vos conversations, quand vous vous trouvez devant de bonnes personnes qui pourraient nous venir en aide, oui, dites-bien que *le Successeur de Dom Bosco n'a jamais senti comme en ce moment le précieux concours de la bienfaisance chrétienne.*

Pour moi, je vous l'ai dit, je me suis proposé de ne plus accepter de nouvelles demandes de fondations, tant que

nous ne serons pas sortis de ces circonstances critiques, exception faite de celles qui ont été sollicitées et promises depuis longtemps. Pour vous, bien chers Coopérateurs, voici l'unique proposition que je vous indique: — En 1906, que toutes vos aumônes ordinaires et extraordinaires soient toutes faites en vue d'éteindre nos dettes. Comprenez combien je désirerais voir ouvertes les portes de nos Maisons à un plus grand nombre de pauvres enfants et jeunes gens et élargi bien plus le champ de nos Missions. Mais pourquoi rêver cela et comment le réaliser, lorsque nous plions sous le poids de tant d'obligations antérieures?

On me dira encore: La Providence est là; elle viendra à votre secours, soyez-en sûrs!

J'en suis pleinement convaincu, et il me semble que je vous en ai donné une preuve assez palpable. Mais vous savez qu'il est écrit *que nous ne devons pas tenter le Seigneur!* Non certes, je ne doute pas de la Divine Providence; mais, et en cela conseillé par des amis sincères et des personnes autorisées, je ne veux pas en abuser.

Je me tourne donc vers vous et vers chacun de vous en particulier, et je vous conjure de penser sérieusement à ce que je viens de vous exposer. Coopérateurs des Œuvres Salésiennes, faites vôtre la situation dans laquelle nous nous trouvons et employez-vous de toutes vos forces à nous venir en aide.

Cette année, pour ne pas vous fatiguer par mes demandes, et aussi pour éviter des frais qui augmenteraient nos charges, je me contenterai de cette Lettre-circulaire du *Bulletin*. L'appel que je vous aurais fait ailleurs et que vous auriez, j'en suis sûr, pris en par-

ticulière considération, je vous le fais ici et *je vous prie très humblement de vouloir bien y répondre.*

CONCLUSION.

En terminant je vous demande le puissant secours de vos prières.

Priez, afin que le Seigneur continue à bénir les travaux des Salésiens et la bonne volonté des enfants et des jeunes gens confiés à leurs soins; eux et moi, nous vous promettons de ne pas vous oublier. Nous ne laisserons passer aucun jour sans solliciter du Ciel ses plus précieuses bénédictions sur vous. Les Orphelins du Valdocco qui s'adressent à vous *d'une manière plus particulière, étant donné leur nombre de plus de 900,* se souviendront, ainsi que leurs Supérieurs, de vous devant l'autel de Marie Auxiliatrice et tous les enfants des autres Maisons sauront tous les jours faire monter au Ciel leurs prières pour vous.

J'ai la ferme confiance que l'année 1906 sera une date mémorable dans les Annales de la charité généreuse des Coopérateurs Salésiens et je souhaite que le Seigneur exauce mes vœux.

Vous assurant de nouveau que dans tous les Instituts de Dom Bosco il sera fait mémoire de vous non seulement pendant votre vie mais encore après votre mort, je fais un nouvel appel à votre affectueuse charité et je me dis, chers Coopérateurs et zélées Coopératrices, rempli, de confiance et animé des plus vifs sentiments de reconnaissance, votre tout dévoué serviteur.

Turin, 1 Janvier 1906.

abbé Michel Rua



L'Église et l'instruction

(Suite) *

PARMI les hommes qui n'ont qu'une teinte même très légère de littérature, aucun n'ignore qu'aux XII^e et XIII^e siècles, la langue romane, ou langue vulgaire du peuple français, se développe rapidement. Sous l'influence des croisades, dont les exploits excitent leur verve, trouvères et troubadours redisent, de village en village, au grand profit des lettres, les hauts faits des chevaliers. Quant à la langue latine, elle continue d'être parlée dans les écoles monastiques et séculières qui prennent, au XIII^e siècle, un développement considérable.

Les moines et les prêtres, dit M. Carrère, furent presque les seuls lettrés avant le X^e siècle ; et longtemps encore après, l'Église éclairait les ténèbres de l'ignorance dans laquelle la société se trouvait plongée. — Et il ajoute : « L'histoire sous les yeux, nous pouvons dire que depuis la fondation de la Monarchie jusqu'au XV^e siècle et plus tard encore, l'éducation était à peu près exclusivement religieuse et non laïque ».

A de nouveaux besoins correspondent toujours, d'ailleurs, de nouvelles institutions religieuses. Et à tous les monastères, au sein desquels se sanctifient les fils de Bruno, et où les enfants de saint Benoît écrivent l'histoire des différents pays et conservent les ouvrages de l'antiquité, vont s'ajouter bientôt d'autres ordres religieux. Citons par exemple, les Dominicains et les Franciscains qui s'adonneront surtout à la prédication et à l'étude et continueront parmi les peuples, la grande œuvre de l'éducation entreprise, dès les premiers temps, par la sainte Église catholique.

Plus tard, lorsque les Capucins lutteront contre le protestantisme et l'empêcheront d'envahir les populations ouvrières, Ignace de Loyola opposera sa glorieuse phalange à l'héré-

sie nouvelle, et les Jésuites seront au premier rang pour la combattre. Ils se distingueront alors parmi les vaillants, non seulement par la prédication, mais aussi, et peut-être plus encore par les maisons qu'ils élèveront pour l'instruction de la jeunesse.

« À eux seuls, dit Mgr Dupanloup, ils élevaient gratuitement soixante-cinq mille jeunes Français sous Henri IV. Aussi, heureux de voir donner l'Éducation à bon marché à tous les enfants de son cher peuple, le roi disait au Père Cotton que 65.000 ne suffisaient pas, et que les choses ne seraient bien établies que quand leurs collèges contiendraient cent mille élèves.

« Il y avait de plus beaucoup d'autres congrégations religieuses et vingt et une Universités indépendantes les unes des autres, où les Éducatrices gratuites étaient nombreuses...

« On n'aimait pas à faire payer la sagesse aux jeunes gens, on aurait craint de la refuser à des pauvres à qui Dieu peut-être la destinait ». Ainsi, selon les exigences des temps, selon les circonstances et les conditions, l'Église enseignait non seulement par les Souverains Pontifes et par les Évêques, mais aussi par les instituts religieux, par les prêtres, tant réguliers que séculiers, par les maîtres enfin qui, sous leur autorité et sous leur contrôle, donnaient l'instruction et l'éducation aux enfants.

De ce qui précède, ne peut-on pas déjà conclure que la sainte Église ne s'est jamais désintéressée de l'éducation et de l'instruction des peuples, mais qu'au contraire elle s'en est toujours occupée ? Les renseignements suivants ne feront que montrer encore davantage l'action toujours bienfaisante et toujours efficace de « cette grande Église de Jésus-Christ à laquelle, comme l'a dit l'illustre cardinal Pie, le monde a été redevable de tant de services rendus à la cause des belles-lettres et des arts libéraux. »

* * *

« Durant les longs siècles du Moyen-Age et de l'ancien régime, dit Monsieur Edmond Biré, les Évêques n'avaient cessé de considérer comme la plus importante de leurs attributions, après la défense de la foi, le soin de l'instruction publique. » Et l'éminent critique ajoute : « Au XVII^e siècle, ils s'y appli-

(*) Voir Bulletin de Décembre 1905.

quèrent avec une sollicitude et une générosité plus grandes que jamais. L'évêque était le véritable ministre de l'instruction publique pour son diocèse, Il réunissait en sa personne les pouvoirs exercés aujourd'hui par le préfet et le recteur. Par ses archidiacres, par le grand-chantre, capiscol, écolâtre ou chancelier de son

cation qui entraîne tout, qui submerge les chaumières et dépeuple les campagnes » (3).

Voici, par exemple, Guibert de Nogent qui écrit en 1110, dans la préface de son Histoire des Croisades :

« De tous côtés on se livre avec fureur à l'étude de la grammaire, et le nombre toujours croissant des écoles en rend l'accès facile aux hommes les plus grossiers. »

Hommes politiques, philosophes, magistrats, tous se plaignent de ce que l'instruction est trop répandue. Et toutefois, ces plaintes ne viennent pas du clergé, l'Église y demeure étrangère. Pourtant, « s'il y a un coupable, c'est elle ; et cette multiplicité de collèges est son œuvre et non celle des particuliers et de l'État. C'est elle qui les a presque tous fondés, et qui sait y appeler et y retenir les élèves » (4).

Des écrivains peu suspects de tendresse pour l'Église en conviennent d'ailleurs, et M. Taine peut écrire : « En 1789, il y avait, en



MATTO-GROSSO: Départ des Missionnaires pour la colonie du Sacré-Cœur.

chapitre, par ses curés ou par lui-même, il instituait, inspirait, dirigeait, inspectait tous les maîtres et maîtresses. L'État ne se contentait pas de lui reconnaître tacitement ces attributions ; les rois de France avaient tenu à les lui confirmer par de nombreuses déclarations... Son ardeur n'avait pas besoin d'être stimulée. Les conciles provinciaux, les statuts diocésains, les recueils de mandements et d'ordonnances attestent leur sollicitude pour l'instruction de la jeunesse (1).

Est-il étonnant, après cela, que les écoles soient florissantes ? Aussi, « à un certain moment, les élèves fréquentant le collège de Clermont, devenu plus tard le collège Louis-Grand, étaient au nombre de près de 3000. En province, le collège de Billom, en Auvergne, comptait jusqu'à 2000 élèves ; celui des Oratoriens de Nantes, en eut jusqu'à 1200, celui de La Flèche en renfermait 1300 (2).

L'instruction secondaire est tellement répandue à cette époque que, de tous côtés, des réclamations s'élèvent contre « ce torrent d'édu-



MATTO-GROSSO: Les Missionnaires en marche vers Barreiro.

France, au moins 900 collèges (ce qui fait 265 de plus qu'aujourd'hui) comptant 72.000 élèves. Il y avait 40.000 boursiers, soit donc 35.000 de plus qu'aujourd'hui » (5).

(3) Verlac, cité par Edmond Biré.

(4) Edmond Biré *Causeries littéraires*.

(5) *Revue des Deux-Mondes*, citée par la *Croix*, 24 juillet 1892.

(1-2) Edmond Biré, *Causeries littéraires*. — *Univers* du 8 novembre 1892. *Univers* du 6 septembre 1887.

Dom Bosco et le Patronage

(Suite) (*)

X

Exercices religieux d'un patronage.

DIEU, dans l'ancienne Loi, prescrivit l'observation du sabbat, qui était une fête hebdomadaire, mais il ajouta plusieurs fêtes annuelles : Pâques, la Pentecôte, la fête des Tabernacles. Nous voyons même les traces d'une fête mensuelle dans les Néoméniés ou cérémonies du premier de chaque mois. Dieu connaît le cœur humain ; il sait que l'uniformité nous lasse, et l'Eglise, animée de l'Esprit divin, a, elle aussi, ses fêtes annuelles qui sont la joie du peuple chrétien et autant d'étapes sur le chemin du Ciel.

Dom Bosco était fils de l'Eglise et marchait fidèlement sur les traces de sa mère ; aussi toutes les grandes fêtes liturgiques : Noël, Pâques, l'Ascension, la Pentecôte, la Fête-Dieu avec ses processions, étaient grandes fêtes au patronage. Marie avait aussi son cycle de pieuses solennités. L'Immaculée Conception, l'Annonciation, Notre Dame Auxiliatrice, l'Assomption, le Très Saint Rosaire, étaient des fêtes chères au cœur du père et des enfants. Les Saints qu'on honorait d'une manière spéciale étaient S. François de Sales, titulaire de la chapelle, S. Louis de Gonzague, patron de la Confrérie de ce nom, et S. Jean Baptiste, fête de Dom Bosco.

Le cycle liturgique des fêtes commençait à l'Oratoire du Valdocco par la solennité de l'Immaculée Conception. Cette fête était doublement chère à D. Bosco ; d'abord en elle-même comme privilège d'innocence accordée à sa Mère du Ciel ; ensuite, parce qu'elle rappelait l'anniversaire des commencements du patronage. On s'y préparait par une neuvaine.

On faisait également la neuvaine de Noël ; elle était plus solennelle. Après le chant des prophéties, il y avait bénédiction du S. S. Sacrement. Voici en quels termes l'historien de D. Bosco parle de la fête de Noël de l'année 1846. « Dom Bosco avait obtenu un indult du Pape Pie IX, pour donner la communion à la messe de minuit. Le soir de cette nuit mémorable Dom Bosco, après avoir confessé jusqu'à onze heures, chanta la messe, distribua la sainte communion à plu-

sieurs centaines de personnes, et on l'entendit s'écrier tout heureux : « Quelle consolation ! C'est la joie du Paradis ! » A l'issue de la messe, il servit le réveillon à ses patronnés et les renvoya se reposer le reste de la nuit. »

La fête de S. François de Sales était la fête de la chapelle, de ce modeste oratoire après lequel on avait tant soupiré. En S. Joseph on honorait le chef de la sainte Famille et le modèle des ouvriers chrétiens.

Pendant le carême, il y avait catéchisme tous les jours selon l'usage d'Italie, et l'on préparait les premières communions qui se faisaient à Pâques ; aussi la solennité des solennités, comme parle l'Eglise, avait un caractère particulièrement touchant au patronage, où chaque année bon nombre d'enfants communiaient pour la première fois.

N'oublions pas de dire, que D. Bosco faisait participer ses enfants et jeunes gens aux sérieuses réflexions de la Semaine Sainte. Le jeudi-saint on se rendait aux différents reposoirs en procession, chantant des cantiques ; puis, au retour, D. Bosco lavait les pieds à douze patronnés désignés par le sort et ceux-ci après la cérémonie s'asseyaient à sa table et faisaient avec lui un modeste repas.

Après Pâques venait l'Ascension, fête de sainte allégresse, la Pentecôte, toute de recueillement et d'amour ; et le 24 mai, la solennité de Notre Dame Auxiliatrice, qu'on appellera plus tard la Madone de Dom Bosco, Celle qui l'aïda dans toutes ses entreprises et le conduisit comme par la main à travers les difficultés de sa mission. C'était Elle qui, à son sanctuaire de la Campania, avait obtenu le béni séjour du Valdocco où le patronage s'était définitivement fixé.

Le 24 juin ramenait la fête de S. Louis de Gonzague. On la célébrait le dimanche pour la commodité des jeunes gens qui durant la semaine étaient retenus au travail. S. Louis était le patron de la Confrérie de ce nom et D. Bosco voulait en faire le modèle de tous ses enfants. Il eut voulu que tous eussent son innocence et sa piété. Ordinairement on invitait un ecclésiastique de marque, ou même un évêque, pour chanter la Grand'Messe. C'est ainsi que plusieurs évêques d'Italie connurent Dom Bosco et s'affectionnèrent à son œuvre.

*) Voir Bulletin de décembre 1905.

En 1848, écrit Dom Lemoyne, la fête de Saint Louis fut très solennelle. Elle avait été précédée de l'exercice des six dimanches. On prépara la meilleure musique possible et l'on invita les principaux bienfaiteurs. La solennité fut annoncée la veille et le matin même par des décharges de mortiers. D. Bosco, D. Borel, et plusieurs autres prêtres entendirent les confessions. A leur grande joie, il eurent fort à faire, et les communions furent très nombreuses.

Dans l'après-midi on fit la procession. La bannière était portée par un jeune ouvrier et les glands tenus par deux personnages de haute distinction. On parcourut la rue Cottolengo qui est très longue, mais la tête de la procession était déjà à moitié chemin, quand les derniers jeunes gens sortaient à peine de la chapelle. Malgré la foule des curieux l'ordre fut parfait. Les gardes civiques y assistaient, plus pour l'honneur que par nécessité ; la fanfare alternait avec les chants liturgiques.

On remarquait à cette procession deux frères dont le nom devint plus tard célèbre en Italie et dans toute l'Europe ; c'étaient les deux fils du Comte de Cavour, Gustave et Camille. Ils escortaient la statue de S. Louis, tenant un cierge d'une main et de l'autre le manuel de prières, chantant avec les jeunes gens l'hymne si connu : *Defensor hostis gloria*. L'un d'eux Gustave était membre de l'Association de S. Louis, et il avait prononcé publiquement dans la chapelle la formule de profession. Elevés l'un et l'autre très chrétiennement, ils étaient devenus les admirateurs de Dom Bosco et de son patronage.

La fête de S. Jean-Baptiste était la fête du cœur ; c'était une explosion spontanée de reconnaissance et d'amour envers un père bien-aimé. Il y avait force compliments, jeux extraordinaires, illuminations, feu d'artifice, etc., mais Dom Bosco laissait entendre que la meilleure manière de lui souhaiter la fête était de communier à son intention, et l'on voyait à la messe une file interminable d'enfants se rendant à la Table Sainte.

Avec le mois de juin se clôturaient les fêtes solennelles, et le patronage reprenait son train régulier. A l'Assomption l'on faisait la distribution des récompenses. Au déclin de l'année et sur le seuil de l'hiver, la fête de la Toussaint montrait le ciel, terme de nos labeurs et de notre pérégrination sur la terre.

Telles étaient les fêtes annuelles du patronage. On voit quelle variété elles mettaient dans la vie des jeunes gens, comme elles étaient un puissant facteur de foi, d'espérance et de piété. Je comprends, nous disait un jour un prêtre de grand mérite, je comprends que la fréquentation des sacrements sanctifie efficacement les

enfants de Dom Bosco, mais ce que je comprends moins, c'est la façon dont il s'y prend pour les faire se confesser et communier souvent. « La réponse à cette question se trouve en partie dans ce que nous venons de dire touchant les exercices religieux et les fêtes annuelles du patronage.

Mais Dom Bosco avait une fête mensuelle qui était l'âme de toutes les autres : c'était l'exercice de la Bonne Mort. Cet exercice consistait à se confesser chaque mois comme si l'on devait mourir immédiatement et paraître au tribunal de Dieu ; on devait recevoir la sainte communion comme en viatique, Après la Communion Dom Bosco revêtu du surplis et de l'étole récitait les litanies de la Bonne Mort. Cet exercice purifiait les âmes, faisait craindre le péché et ramenait les jeunes gens à la fréquentation des sacrements, source de grâce et moyen de persévérance. Enfin le règlement de la confrérie de Saint Louis obligeait ses membres à communier au moins une fois chaque quinzaine et fomentait ainsi la contagion du bon exemple.

Pour donner une idée de la piété profonde et éminemment pratique avec laquelle D. Bosco faisait célébrer les fêtes religieuses, nous donnerons quelques extraits des prières qu'il avait composées pour les neuvaines.

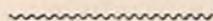
Pendant la neuvaine de l'Immaculée Conception, on disait : « O Marie, jardin fermé et Paradis de délices où jamais n'a pénétré le serpent infernal, ne permettez pas que l'ennemi des âmes trouve accès dans mon cœur. »

Pendant celle de Marie Auxiliatrice : « O Marie, puissant secours de tous ceux qui vous invoquent avec confiance, écoulez la prière d'un pauvre pécheur qui vous conjure de l'aider à fuir toujours le péché et les occasions du péché. »

A Saint François de Sales : « O olivier fécond de la maison du Seigneur, bienheureux François de Sales, vous qui à votre amour pour Dieu joignez l'éclat des miracles, rendez nous participants de votre sainteté et de votre gloire. »

Et toutes ces pieuses pratiques, toutes ces fêtes solennelles devaient conduire les âmes à Jésus, à son Cœur adorable, car Dom Bosco fut toute sa vie le champion de la dévotion au Sacré Cœur. Il en faisait réciter le chapelet et il composa cet acte de consécration aussi pieux que simple : « Mon aimable Jésus, pour vous témoigner ma reconnaissance et en réparation de mes infidélités, je me propose, avec votre sainte grâce, de ne plus vous offenser. »

Comme on le voit, au patronage de Dom Bosco, les fêtes religieuses étaient nombreuses et ferventes, telles que l'Eglise les demande pour réjouir et sanctifier ses enfants.





Matto-Grosso (Brésil)

Mission des Coroados-Bororos

Colonie du Sacré Cœur de Jésus.

Cuyabà, 15 août 1805.

Bien cher et Vénéré Père,

J'ai, cette fois-ci, de nombreuses nouvelles à vous donner, nouvelles qui, sans aucun doute, causeront un bien vif plaisir à votre cœur de père et à tous ceux de nos chers Coopérateurs et bienfaiteurs qui désirent si ardemment le progrès de l'humanité abandonnée et qui contribuent si généreusement à la diffusion du règne de Notre Seigneur Jésus-Christ dans nos régions où tant d'âmes de pauvres Indiens vivent encore ensevelies dans les ténèbres de l'ignorance et du vice.

Après les longs mais indispensables préparatifs de voyage, le 17 mai, le R. P. Jean Salvetti, avec six missionnaires, partait pour la Colonie du Sacré Cœur de Jésus. Le jeune Sabino qui en était venu peu auparavant leur servait de guide avec deux Indiens.

Quant à moi je fus obligé de différer mon départ de plusieurs jours pour expédier diverses affaires urgentes, et ce ne fut que le 24 mai, sous les auspices de Marie Auxiliatrice, que je pus partir accompagné du coadjuteur J. Gabet et du jeune Francesco Pio Buenos, zélé vice-président de l'ardente Compagnie de S. Louis de Gonzague. Nous nous dirigeons vers les fertiles mais lointains parages de l'Araguaya.

Pour trouver une bête de somme, un pauvre mulet, nous dûmes rester deux jours à l'Oratoire S. Antoine, que baigne le limpide Coxipô da Ponte. Ce contre-temps écarté, nous poursuivîmes notre voyage, qui fut rapide et excellent. Chose inouïe, nous ne perdîmes jamais une

demi-heure pour réunir nos mulets après les haltes. Selon la coutume du pays, on les laisse libres pour paître à leur guise autour du campement, mais souvent les capricieux animaux, profitant des ténèbres de la nuit, s'en vont au loin chercher un plus gras et plus succulent pâturage, et alors c'est un grand inconvénient et le sujet de bien des déboires pour le pauvre voyageur qui, à travers des bois touffus ou d'immenses prairies, doit s'élaner à la recherche de ses bêtes de somme et de selle. Celles-ci ne se laissent pas facilement attraper, et souvent même elles prennent un malin plaisir à se pas se laisser voir ou à fuir l'infortuné patient qui n'en peut plus et doit, bon gré malgré, se résigner à son pénible sort.

Nous restâmes presque une demi-journée dans la bourgade du *Capim Branco* afin de permettre aux fidèles qui y habitent de s'approcher des Sacrements. Nous reprîmes alors nos montures bien trop caênes selon nous, et nous les excitâmes de la voix, de l'éperon et de la cravache, car nous avions hâte de parvenir à la Colonie. Nous en étions encore éloignés de deux journées quand nous eûmes le bonheur de rencontrer Dom Balzola, le novice Sabino et le jeune indien Michel qui venaient au devant de nous.

Nous fîmes halte, tant pour pouvoir converser plus facilement que pour reconstituer nos forces par un repas uniquement composé de la traditionnelle *passoia*, faite avec un mélange de viande, de farine de manioc et de saindoux. Ce plat national, reconstituant de première force, a la vertu de se conserver très longtemps et d'apaiser la faim la plus impérieuse, deux qualités précieuses quand on fait un long voyage sans rencontrer d'habitation où l'on puisse renouveler ses provisions. Toutefois la bonne *Passoia* a un petit inconvénient, assez désagréable, c'est de provoquer une forte soif. Nous étions heureusement tout auprès d'un ruisseau dont l'eau cristalline nous permit de nous désaltérer à satiété.

Aussitôt après cette bien modeste réfection, le R. P. Balzola envoya, en courrier, le jeune indien Michel pour annoncer à ses compatriotes les Bororos, et à nos chers confrères ma pro-

chaîne arrivée. Et le 4 juin, alors que le soleil disparaissait au loin, semblant se perdre dans les cimes verdoyantes des arbres d'une forêt qui surgit à une demi-lieue de la Colonie, nous aperçûmes du haut d'une éminence appelée colline de Sainte Croix, nom primitif de la patrie brésilienne, nous aperçûmes, dis-je, plusieurs groupes d'indiens accompagnés de quelques missionnaires, et tous semblaient nous attendre anxieusement.

Vous pouvez aussi vous imaginer la joie délirante de nos sauvages qui savent fort bien qu'ordinairement c'est moi qui leur apporte ces mille objets dont ils ont un besoin si pressant et qui sont comme un aimant qui les attire à nous et nous permet ensuite de travailler à les instruire et ainsi à gagner leur cœur.

A l'entrée de la Colonie, les chefs des Indiens, avec leur troupe bien ordonnée et disposée militairement, attendaient mon passage pour me



MATTO-GROSSO: École dirigée par les Filles de Marie Auxiliatrice.

Soudain, de tous côtés on entend des détonations de fusil, de carabines, de revolvers, etc. ; puis ce sont des vivats, des acclamations en l'honneur *do arriyado*, de l'arrivée du bon Père... qui apporte du linge, des vêtements, des coutelas, des instruments de travail, des hochets, etc.

Nous voilà donc enfin heureusement parvenus au terme de notre long voyage. Mais comme ces fatigues sont amplement compensées en voyant nos chers confrères nous donner l'accolade de la bienvenue et les Indiens nous baiser la main en signe de respect et d'affection. Nos confrères surtout exultaient de joie ! Pensez donc, bien-aimé Père, qu'il y avait déjà une année complète qu'ils n'entendaient que le langage diffus et si discordant des pauvres Bororos.

rendre à leur manière les honneurs militaires. Ils étaient intéressés à le bien faire, car leur but était de gagner une chemise, sans perdre l'espoir de recevoir ensuite un pantalon, un splendide coutelas, et peut-être même une faux et une hache, instruments vraiment indispensables et précieux pour ces pauvres gens qui s'efforcent de s'y habituer.

La tribu indienne a donc déjà quelques idées du progrès, confuses sans doute, mais enfin elles existent, car le progrès ne s'obtient qu'en travaillant et les Indiens brisent avec leur inertie naturelle ; ils se mettent courageusement à l'œuvre.

Nombreuses étaient les demandes de nos malheureux enfants, mais combien elles étaient

raisonnables ! Ils étaient dépourvus de tout et pour ainsi dire complètement nus. Il faut attribuer ce profond dénûment à la fièvre maligne qui, cette année même, a sévi si cruellement dans tous les villages et campements situés sur les bords du fleuve Rios des mortes. Cet important cours d'eau passe à vingt lieues de la Colonie du Sacré-Cœur, dans la direction du Nord-Est, comme je vous l'ai déjà écrit dans une précédente lettre, ce fut cette épidémie de fièvre qui occasionna la venue dans notre Colonie de 85 indiens tous malades et suppliant de leur donner remèdes, couvertures, vêtements et aliments. Leur arrivée, semblable à un grotesque carnaval, aurait excité une grande hilarité, si leur triste accoutrement n'avait fait comprendre la triste réalité. Songez donc que les uns avaient pour toute fortune une misérable chemise, toute en loque, d'autres quelque chose qui autrefois avait pu être une blouse ; celui-ci un gilet ou une espèce de pantalon ; celui-là un morceau de sac ou de serpillère ; un vieillard portait pour tout vêtement un chapeau déformé, tandis que son voisin semblait fier d'entourer son cou d'un col qu'il avait porté depuis ce moment jour et nuit !... Pauvres sauvages ! Quoique couverts de ces sordides haillons, ils se croyaient encore fortunés et ils l'étaient en réalité, car beaucoup de leurs camarades n'avaient pour tout costume que l'Uroucou, teinture rouge qu'ils extraient d'une plante et dont ils s'enduisent tout le corps, en se bariolant surtout la figure et la poitrine. Jugez par là, bien aimé Père, quelle est la misère de ces malheureux ! A mon grand regret je n'ai pu voir le prodigieux effet que va certainement produire sur ces deshérités de la fortune l'arrivée des nombreux objets que j'ai recueillis ici et là dans mon voyage en Europe ainsi qu'à Rio de Janeiro où la charité publique se montra vraiment merveilleuse. Le Gouvernement fédéral, appréciant l'action bienfaisante de nos missionnaires et ne voulant pas y applaudir d'une façon purement platonique, nous a généreusement concédé l'exemption des droits de douane pour tous les objets que j'ai apportés d'Europe et qui sont destinés aux Indiens. De plus il nous a consenti le passage gratuit de ces mêmes objets de Rio de Janeiro jusqu'à Corumbà. Ces gracieuses prévenances de la part du Gouvernement nous encourageront davantage à affronter les difficultés qui naturellement surgissent de toutes parts dans cette pénible mission.

La plus grande partie des dons et des achats faits pour la Colonie sont partis de Cuyabà, le 28 mai, sur deux chariots conduits par 24 paires de bœufs, et ils n'arriveront à destination que vers la mi-août. Ils mettront donc de 75 à 80

jours pour parcourir environ 500 kilomètres ; de là vous conclurez facilement que nos chemins de communication sont horribles. Effrayant aussi pour notre pauvre bourse le prix de transport, et cependant cette fois il ne coûtera qu'un peu plus de 3000 francs. Le prix exorbitant de tout transit, même le plus insignifiant, et les nombreuses difficultés relatives à l'évangélisation des Indiens, nous font passer des moments bien tristes, mais le bon Dieu, qui au milieu des épines fait épanouir les roses, adoucit les cruelles angoisses où parfois nous nous trouvons, en bénissant nos labeurs qui ont déjà obtenu de consolants résultats en faveur des sauvages trop délaissés.

J'ai fait subir l'examen à nos petits Indiens, et j'ai, avec plaisir, constaté de réels progrès. Ceux du cours supérieur lisent correctement et copient avec une bonne calligraphie n'importe quel morceau du deuxième livre de lecture ; ils forment quelques propositions assez intelligibles et comptent jusqu'à mille. Actuellement ils étudient la table de multiplication. C'est vraiment prodigieux de voir comment, malgré leurs grands difficultés et le peu de temps qu'ils ont à consacrer à l'étude, ils font de si rapides progrès. N'est-ce pas d'un bon augure pour leur avenir et leur civilisation ?

Les petites Indiennes, sous l'habile direction des Sœurs, Filles de Marie Auxiliatrice, cousent et brodent assez bien ; leurs travaux d'aiguille étaient pour ainsi dire paralysés, faute de matériel, mais dorénavant elles pourront aller de l'avant avec les machines à coudre que leur ont offertes de généreuses bienfaitrices. Mais, me demanderez-vous, s'occupe-t-on des jeunes filles adultes ? Elles aussi apprennent des Sœurs tous les travaux propres à leur sexe, mais elles apprennent surtout à être de bonnes, d'exemplaires mères de famille.

Les sentiments religieux de nos chers colons sont vraiment édifiants. J'ai pu constater qu'ils savent déjà en grande partie les rudiments de notre Sainte Religion. Je voudrais en dire autant de certains chrétiens de nos pays !

J'ai eu l'inestimable et bien doux bonheur de baptiser 26 néophytes suffisamment instruits, et tous, fort désireux de devenir chrétiens, car, à peine fus-je arrivé, qu'ils m'entourèrent et me dirent : « *Padre, muguil pobra im* » — « Père, verse-moi l'eau ». Oh ! quand le moment de l'imposante cérémonie fut venu, comme il nous était consolant et encourageant de contempler ce groupe de 26 jeunes Bororôs, prêts à devenir les enfants dévoués de Dieu.

Les cérémonies du Baptême qui impressionnent le plus les Indiens sont celles de l'exorcisme et de l'infusion de l'eau. La première res-

semble beaucoup pour eux à la cérémonie que fait leur *Bari* ou prêtre lorsqu'il s'agit d'éloigner l'esprit malin de la chasse, de la pêche ou de la découverte de certains fruits rares. Dans l'eau versée sur la tête des nouveaux chrétiens, ils voyaient le résumé de toutes les instructions données par le missionnaire sur la régénération et la purification qu'opère dans l'âme le sacrement du Baptême.

Pour l'imposition des noms, nous avons, comme de coutume, choisi ceux de nos Coopérateurs et bienfaiteurs. Ces 26 baptêmes représentent pour cette période présente les fruits cueillis par les missionnaires, grâce à l'obole généreuse que ne nous ont jamais refusé nos bons Coopérateurs.

En mars dernier l'infatigable Père Balzola a baptisé treize Indiens qui se trouvaient à l'article de la mort, victimes de la terrible épidémie du fleuve *das Mortes*. Après leur mort, ils furent ensevelis religieusement dans un cimetière préparé non loin du nôtre. Ce fut une satisfaction bien compréhensible pour leurs compatriotes de voir le respect avec lequel on rendait les derniers devoirs à la dépouille mortelle de leurs défunts, et notre cérémonie funèbre, si imposante dans sa tristesse, contribua beaucoup à les dissuader d'accomplir leurs rites barbares dans les mêmes circonstances. Dans une de mes dernières relations j'ai donné quelques détails concernant leur affreux *Bacururù*. C'est là une victoire de plus gagnée sur les superstitions diaboliques qui n'enchaînent que trop ces malheureux et ignorants sauvages.

Nous avons encore obtenu une autre victoire à propos de médecins et de malades. Jusqu'à présent, quand un Indien était malade, on appelait auprès de lui le médecin-prophète-bari, qui ordonnait des remèdes plus ou moins efficaces quand le mal était bénin, mais lorsqu'il s'agissait d'un cas grave, il prophétisait gravement la mort pour une époque déterminée et il en fixait même le jour et l'heure. Sa prophétie était infaillible, car si la mort n'obéissait pas à l'injonction du Bari agissant, soi-disant, au nom de *Bopa*, dieu mauvais, le médecin ne voulant aucunement passer pour un imposteur étouffait tout simplement le pauvre patient, et cela sans aucunes protestations des parents et amis qui trouvaient tout naturel que la prophétie reçut son accomplissement.

Dès notre arrivée au milieu des Indiens nous nous sommes mis à leur disposition pour soigner les malades, et tous ont accepté avec joie notre offre, même le médecin-prophète-Bari. *Deo gratias*.

Le 13 juin, grande fête dans la colonie en mon honneur, à l'occasion de la fête de mon

bienheureux patron, Saint Antoine de Padoue. Quand je me trouve à Cuyabà, il ne m'est pas toujours facile de fuir ou de déjouer les démonstrations d'affection qu'on veut me faire, mais je m'imaginai qu'à la Colonie je n'aurais pas à me défier de ces bons sauvages. Grande fut donc ma surprise lorsque à la fin du dîner je vis surgir une foule d'orateurs qui tous venaient porter à ma santé de nombreux toasts ! (Il n'y manquait que le champagne !) Je dois avouer que je fus fortement ému en entendant ces discours bien simples mais si sincères de ces chers petits et grands Bororôs. Il me semble qu'il ne sera pas sans intérêt d'en transcrire ici quelques uns qui permettront de juger de leurs progrès.

« *Monsieur Père Supérieur. — L'année dernière vous avez éprouvé un grand plaisir à nous examiner. Alors nous savions un petit peu, choses, de rien. Mais maintenant tu te réjouiras encore plus de voir que quelques uns de nous savent déjà trabalhà, lire suffissamment et paperà, étudier. Oui, Père, non seulement cela, mais nous avons avancé aussi dans les prières, tant que nous pouvons prier elles quasi tout avec les braïdes, civilisés, sans arrêter. Ainsi Papa grand (Dieu) nous aide, Choses bonnes, bon Père, que restant longtemps jaquiré, en ville, aujourd'hui doit avoir le cœur paternel gai Père Malan. Bororôs curubari, mayari. (Les Bororôs ont bien froid, et aussi, beaucoup de Bororôs sont morts en ces jours. Maintenant, Père, demande à Papa grande pour nous tous. Nous promettons que puisque déjà sont arrivés ouvriers bonnes pour nous caléchizer, nous profiterons encore plus, et guidés par votre Révérence nous entrerons un jour dans les nombres des civilisés et alors nous indiquerons pour tout tribut aussi prononçant ce bonne éloge : Voilà le libérateur des Indiens, voilà notre bienfaiteur, vive le Père Malan.* »

MICHEL.

2.ème toast-palabre.

« *Qu'est ce que cela ? mes amis ; on tolère que les Bororôs restent muets dans cette occasion, maintenant qu'est arrivé leur bienfaiteur ? Non certainement car ils aussi ont un cœur et sont capables de manifester la gratitude à leurs bienfaiteurs. Il est vrai que nous tous nous som curieux et crampons pour demander et désirer toujours quelques choses, mais cela est rien, tout le monde déjà nous connaît. Nous sommes Indiens, suffit. N'importe ! Laisse le monde qu'il parle, moi cependant me présente au Monsieur Père Malan et au nom de tous nos camarades je veux rappeler lui non oublier les promesses que nous fit l'année dernière avant de gigi (partir) ville. Est vrai. Il n'aura pas oublié, car un souvenir à cette occasion, et à propos*

père, Borórós arroia aguedo, les Borórós n'ont plus de linge, mais avec tout ce q'on a apporté vont être contents. Maintenant permettez-moi de crier Vive le Père Malan! vive notre bienfaiteur!».

JULES.

3.ème toast-palabre.

Monsieur Père Inspecteur.

« Camarades. Rien pourquoi honte. Tout le monde parle de honte, mais les Borórós ne la connaissent pas sinon à leur manière. Pour cela, laissant la honte d'un côté, je me présente donner

démonstrations pures comme des fleurs écloses au souffle embaumé des brises matinales. Certes ! en ces doux moments le missionnaire oublie ses tristesses et ses fatigues, et en voyant la moisson d'âmes mûrir sous l'influence des rayons salutaires de l'Évangile, son âme ravie entonne un sublime cantique d'action de grâces.

A la demande du capitaine de vaisseau Americo Silvado, directeur intérimaire de l'Observatoire de Rio de Janeiro, et en même temps pour satisfaire les nobles et louables sentiments que nourrit pour sa patrie S. Ex. le Président



MATTO-GROSSO: Missionnaires et groupe d'Indiens de la Mission.

les bienvenues à Monsieur Père Malan et à ses compagnons. Hé! oui, caramba, ils doivent avoir fait pour sûr un bon voyage parce que je sais que tout celui qui vient à Colonie ne peut faire voyage mauvais. Et tous savent pourquoi : pourquoi le divin Créur assiste toujours la personne bonne qui travaille pour Boróró et pour la gloire aussi de lui. Je répète encore une fois la bienvenue.»

PANCRACE.

Vous aurez compris, bien cher Supérieur, quelle douce émotion pénétrait mon cœur en entendant ces discours si sincères, en voyant ces

de l'État du Matto-Grosso, colonel Paes de Barros, j'ai choisi un emplacement favorable à tous points de vue, pour la construction d'un observatoire météorologique, en tout semblable à celui de notre école d'arts et métiers de Cuyabá. Le Président nous a fait présent des instruments nécessaires au fonctionnement d'un observatoire de seconde classe. Ce nouvel établissement placé dans une zone qui est presque complètement inconnue jusqu'ici, fournira, sans aucun doute, des renseignements très précieux. Ces communications seront également rapides, car le Gouvernement a décidé de nous confier un appareil télégraphi-

que-téléphonique pour la transmission régulière et quotidienne des observations qui y seront faites.

J'ai laissé la Colonie du Sacré-Cœur en pleine prospérité. Il y a deux nouveaux ateliers d'une très grande utilité, serrurerie et tannerie. Le terrain labouré ou cultivé a déjà bien augmenté et notre fabrication de farine de manioc est déjà bien améliorée. Nous fabriquons aussi de bonne *rapadura*, sorte de sucre en pierre, ayant la forme et la grosseur d'une briquette. Comme il est très dur il se conserve assez facilement et est d'un usage très commun. Nos magasins sont assez bien fournis, mais cependant nous devons acheter bien des provisions car le nombre de nos Indiens est considérablement augmenté, et ces braves gens ne se font pas prier pour manger. A ces dépenses nouvelles et imprévues Dieu pourvoira en inspirant à des âmes charitables de nous envoyer leur obole ; c'est là notre espérance.

Vous le voyez, Vénéré Père, grâce à Dieu notre Colonie du Sacré-Cœur poursuit sa marche progressive d'une manière satisfaisante. Quand nous construisîmes le premier *rancho*, grandes et bien fondées étaient nos appréhensions. Les Indiens qui avaient été déjà décimés par un récent massacre, s'étaient retirés furieux dans les fourrés impénétrables de la forêt vierge, tout autour de notre Colonie à peine naissante ; on s'attendait à de cruelles représailles, car l'Indien, quand il a été offensé, ne connaît que la vengeance. Eh bien ! Comme on pourrait changer un peu le proverbe populaire et dire avec raison : « L'homme suppose et Dieu dispose » Toutes nos craintes se sont évanouies ; non seulement les Indiens ont abandonné leurs projets de vengeance, mais ils en sont venus à nous faire leur soumission la plus complète et à nous écouter avec la plus grande docilité. La grâce de Dieu a changé les loups voraces en de paisibles agneaux. Ce succès inouï nous a remplis d'un saint enthousiasme ; aussi pleins de confiance dans l'avenir et bien que les travaux de fondation de notre première colonie ne soient pas encore terminés, nous avons résolu d'établir un nouveau village indien sur les bords de la rivière Barreiros ou Garças. Comme je vous l'ai dit, nous placerons cette nouvelle colonie sous la puissante et maternelle protection de la très Sainte Vierge, en choisissant parmi les titres de notre bonne Mère, le plus beau, le plus glorieux, celui de Notre Dame de l'Immaculée Conception.

A suivre.

Bibliographie

Livres gracieusement offerts à notre Direction.

ÉTUDES — 5 novembre 1905 : La Littérature belge, *Joseph Boubée* — La Tuberculose externe, *Paul Pougnet* — La Loi de séparation. — Dévolution des biens, *Hippolyte Prélot* — Lucile — à l'occasion de l'érection de la statue de Camille Desmoulins, *Pierre Bliard* — À propos de la sécularisation, *Joseph Burnichon* — Heredia. Pourquoi il fut grand poète, *F. P.* — Bulletin d'histoire, *Henri Chérot* — Revue des livres — Notes bibliographiques — Lettre de S. S. Pie X — Événements de la quinzaine.

ÉTUDES — 20 novembre 1905 : Que reste-t-il des « Provinciales » *Alexandre Brou* — La Loi de séparation. — Les églises, *Hippolyte Prélot* — Les Grèves de l'Est. — Longwy et Pont-à-Mousson, *Victor Loiselet* — À propos de la publication des « Mémoires » du janséniste Feydeau, *Henri Chérot* — Que doit être une Congrégation de collège ? — Lettre à un prêtre, *Pierre Brucker* — Bulletin de psychologie, *Lucien Rouve* — Revue des livres — Notes bibliographiques — Événements de la quinzaine.

Résumé de la doctrine catholique d'après le symbole des Apôtres, par *S. G. Mgr Fava*, évêque de Grenoble. 1 vol. grand in-8°. Troisième édition. Prix : 3 fr. 50 ; franco, 4 fr. Librairie Bloud et C., 4, rue Madame, Paris (VI).

Dieu en trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit, inséparablement un dans son Être et dans son Action, se manifeste néanmoins à notre intelligence bornée selon une progression définie qui revêt, dans l'ordre humain, la forme d'événements historiques. Et d'abord Dieu crée le monde, par son Verbe ou sa Parole, qui rend témoignage à son œuvre dans les Ecrits de l'Ancien Testament. Puis Dieu le Fils s'incarne pour consommer l'union de notre humanité et de sa divinité, physiquement dans sa personne, moralement par sa mort rédemptrice et sa doctrine de salut. Enfin le Saint-Esprit, par l'organe de l'Eglise, enseigne la vérité contenue dans la parole de Dieu écrite et dans cette même parole incarnée. Cette philosophie intégrale du Christianisme, envisagé à la fois sous son aspect d'éternité et dans son développement temporel, est exposée au cours du présent livre dans un langage à la fois éloquent et clair. Aussi peut-on dire qu'il constitue la synthèse la plus accessible, malgré sa profondeur, du dogme catholique.

Pascal, opuscules choisis, édition nouvelle revue sur les manuscrits et les meilleurs textes, avec une introduction et des notes par *M. Victor Giraud*, professeur à l'université de Fribourg (Suisse). Un vol. de la Collection *Science et Religion* (n° 383). Librairie Bloud et C., 4, rue Madame, Paris (VI). Prix : 0 fr. 60.

Le Mémorial. — *Le Mystère de Jésus*. — *Prière pour le bon usage des maladies*. — *Sur la conversion du pécheur*. — *Entretien avec M. de Sacy sur Epictète et Montaigne*. — *Fragments d'une conférence à Port-Royal*. — *Sur la religion*. — *Les deux Infinis*. — *Les trois ordres*. — *Le Pari*.

M. Victor Giraud, dont on connaît les travaux sur Pascal, a cru qu'il y avait lieu de mettre à la portée de tous, dans une édition vraiment « populaire », et en attendant un choix annoté de *Pensées*, les principaux opuscules de spiritualité et d'apologétique de Pascal Il y a joint un certain nombre de fragments assez développés qu'il a extraits des *Pensées*. Cette publication, revue sur les manuscrits et les meilleurs textes, et qui, même à ce point de vue, est en progrès sur les meilleures éditions courantes des *Opuscules* ou *Pensées*, est accompagnée de notes et d'observations auxquelles ont collaboré deux très distingués « pascalisants », MM. F. Strowski et Edouard Le Roy ; et elle deviendra, nous en sommes convaincus, le livre de chevet de tous ceux qui voudront s'initier à l'étude du grand penseur chrétien.

GRÂCES ET FAVEURS

obtenues par l'intercession de Notre Dame Auxiliatrice

COMME tous les fleuves, dit saint Bonaventure, se jettent dans la mer, ainsi toutes les grâces dont furent jamais comblés les Anges, les Patriarches, les Prophètes, les Apôtres, les Martyrs, les Confesseurs et les Vierges, se sont rencontrées en Marie. Dieu le Père a rassemblé toutes les eaux dans un lieu qu'il appelle Mer, il a réuni toutes les grâces dans une Vierge qui s'appelle Marie.

L'océan est un réservoir universel d'où sortent, par des canaux mystérieux, toutes les eaux qui s'en vont à travers mille conduits, pour porter la fécondité dans la nature; pareillement, on peut dire que la Sainte Vierge est comme un immense réservoir, d'où coulent sur les âmes toutes les grâces de salut et de sanctification que Jésus, son Divin Fils, nous a méritées. Autant la rosée et la pluie sont nécessaires pour féconder la terre, autant est nécessaire aux âmes l'eau bienfaisante de la grâce pour leur faire produire des fruits de salut. D'où nous pouvons comprendre en quelle haute estime et en quelle profonde vénération nous devons avoir la Mère de la grâce divine, qui n'est pas seulement un océan, un réservoir, mais encore le canal de la grâce, sans laquelle nous ne pouvons rien faire dans l'ordre du salut.

* *

Merci à Notre Dame Auxiliatrice pour les grâces que je lui avais demandées et qu'elle m'a obtenues : grâces spirituelles pour moi-même, spirituelles et temporelles pour ma Congrégation et mes Supérieures, et protection toute spéciale à l'égard de mes parents. En acquittant à son égard ma promesse qui consiste à faire inscrire mes remerciements dans le *Bulletin Salésien*. j'y joins une modeste offrande pour les orphelins de Dom Bosco qui ont intercédé pour moi auprès de cette bonne Mère par une neuvaine qu'ils ont faite à mes intentions la première semaine d'octobre 1904.

Clermont-Ferrant 1905.

Une Religieuse.

* *

Vous trouverez ci-inclus un mandat-poste de 20 fr. que je destine à l'Œuvre Salésienne. Ayant obtenu une faveur que je sollicitais de Marie Auxiliatrice, je suis très heureuse de lui prouver ainsi ma profonde reconnaissance.

Toulouse, 28 octobre 1905.

M. B.

* *

J'ai l'honneur de vous adresser par le mandat-poste ci-joint la somme de dix francs en reconnaissance envers Notre-Dame Auxiliatrice,

pour le succès de mon fils dans son examen. Je lui confie dès maintenant la préparation et la réussite de son second baccalauréat en Juillet prochain.

Domène (Isère), 30 octobre, 1905.

H. C.

* *

Je vous envoie un bon de poste de dix fr. pour deux grâces obtenues et que j'ai promises à Notre Dame Auxiliatrice. Je me recommande à Elle de nouveau pour une autre grâce.

Paris, octobre 1905.

L. A.

* *

Profonde reconnaissance à Notre Dame Auxiliatrice pour une amélioration de santé obtenue. Prières instantes pour guérison complète.

Sud-Ouest France, 10 novembre 1905.

V^{tesse} de M.

Coopératrice.

* *

Je suis remplie de reconnaissance envers Notre Dame Auxiliatrice; je lui ai demandé la réussite de mon fils dans un examen et je m'empresse de la remercier de cette grâce obtenue en lui envoyant ma modeste offrande de cinq francs. Je me fais un devoir de publier ses bienfaits réitérés.

Paris, 8 novembre 1905.

S. de St. L.

Merci à Notre Dame Auxiliatrice pour plusieurs grâces obtenues par sa puissante protection. Je la supplie de me la continuer dans plusieurs autres circonstances. Ci-joint dix fr. pour l'Œuvre de Dom Bosco.

Lausanne, 21 novembre 1905.

F. L.

*
**

Un procès m'avait été intenté avec une demande d'indennité de 500 fr., pour rupture d'un contrat de représentation, et pourtant ce contrat avait été annulé d'un accord commun entre les deux parties. Ne comptant plus sur la justice d'ici-bas, je me tournai vers Notre Dame Auxiliatrice, promettant de faire publier cette grâce dans le *Bulletin*, si cette bonne Mère me faisait gagner mon procès. Quelques jours me séparaient encore de l'audience du tribunal, je commençai une neuveine. Au jour même de sa clôture, je recevais de mon avocat un avis que non seulement je gagnais mon procès mais que mon adversaire était encore condamné à payer tous les frais judiciaires. Il se peut qu'il en appelle à un tribunal supérieur, mais j'ai une grande confiance en Marie Auxiliatrice et j'espère en sa maternelle puissance. Ci-joint une petite offrande que je regrette d'envoyer si minime.

Lucerne (Suisse) 30 septembre 1905.

R. MAUMARY.

*
**

Je vous adresse ci-joint un bon de poste de cinq francs en remerciements à Notre Dame Auxiliatrice.

Arlon, 10 novembre 1905.

Mme GUILLEAUME.

*
**

Je vous envoie cinq piastres pour vos œuvres, en reconnaissance de faveurs signalées obtenues par l'entremise de Marie Auxiliatrice. Que cette bonne Mère veuille bien nous continuer sa protection efficace.

Québec (Canada), novembre 1905.

Une Coopératrice.

*
**

Ci-joint la somme de cinq francs en remerciements d'une grâce obtenue par l'intercession de notre bonne Mère, Marie Auxiliatrice et de saint Antoine de Padoue.

Saint-Vincent, novembre 1905.

E. GORRIS.

*
**

Vive reconnaissance à la Vierge Auxiliatrice pour l'heureuse naissance de notre fille.

Vucht (Hollande), 2 novembre 1905.

E. V. K.

J'ai invoqué Marie Auxiliatrice pour obtenir de sa puissante intercession une faveur signalée, la guérison de mon fils âgé de 23 ans, promettant de faire publier cette grâce dans un numéro du *Bulletin Salésien*, si elle m'était accordée. La Très Sainte Vierge m'a exaucée; mon fils est parfaitement guéri, et c'est le cœur pénétré de la plus profonde reconnaissance que je viens accomplir ma promesse.

Parme, novembre 1905.

M. A.

*
**

Coopérateur affectionné de vos belles œuvres, je suis bien en retard pour vous faire connaître que Notre Dame Auxiliatrice nous a exaucés. Votre lettre du 28 février 1905 nous promettait le secours de vos bonnes prières, et c'est de ce jour-là que ma femme, à ce moment à toute extrémité, est revenue pour ainsi dire à la vie; elle est maintenant entièrement guérie et elle adresse son immense gratitude à Notre Dame Auxiliatrice que maintenant nous invoquons tous les soirs dans la prière en commun de la famille. Agréez avec les siens tous mes remerciements pour vos prières et celles de vos chers enfants. Ci-joint cinq francs pour vos œuvres.

Marseille, 21 novembre 1905.

E. LIAUTARD.

Aidez-moi à remercier Notre Dame Auxiliatrice de la faveur qu'elle a bien voulu m'accorder dans ces jours derniers. Il s'agissait d'une vocation et cette bonne Mère m'a exaucée. Veuillez insérer cette grâce dans le *Bulletin Salésien*, afin que tout le monde connaisse la puissance de la Très Sainte Vierge.

O vous qui gémissiez, allez, allez en toute confiance à Marie et elle vous exaucera certainement.

Brusson, 27 novembre 1905.

E. C.

Les personnes énumérées dans la liste suivante déclarent devoir à Marie Auxiliatrice, honorée dans le Sanctuaire du Valdocco à Turin, de la reconnaissance pour des grâces et des faveurs obtenues par son entremise à la suite de prières, aumônes, sacrifices de la Messe, etc.

Apples (Suisse) — G. S.: 5 fr. pour grâce reçue.
Loures-Bardasse — Anonyme. 100 fr. pour grâce reçue.

X — C. P.: Reconnaissance et amour à N. D. Auxiliatrice et à S. Antoine de Padoue.

X — Anonyme: 50 fr. pour les Orphelins de S. Jean Berchmans, Liège, en reconnaissance à N. D. Auxiliatrice et à S. Joseph.

CHRONIQUE SALÉSIENNE

TOURNAY (Belgique). Excursion de vacances de l'Orphelinat St Charles.

« Les voyageurs pour Liège en voiture!... Montez vite... le train va partir, sarez-vous?... » Et le bon employé joufflu, rouge, pousse vers les wagons bondés une troupe de jeunes rieurs venus de l'Orphelinat Saint-Charles, Tournay, en route pour l'Exposition. Les excursionnistes, la plupart français, bondissent dans un compartiment laissé vide par hasard et s'entassent tous les quinze, à l'anglaise, sur les banquettes vert-pomme. Un coup de sifflet et le train file à toute vitesse, laissant derrière lui une longue crinière blanchâtre, qui se perd, çà et là dans l'espace en de légers flocons de ouate... Comme ils s'amuse bien les jeunes gens de S. Charles ! La gaieté éclate à tout instant en une fusée de rires sonores et de chansons joyeuses ! Leurs cœurs sont pleins de doux rêves et escomptent l'imprévu ! Ils ont été bien sages cette année et pour les récompenser de leur bonne conduite, ils s'en vont tous en chœur avec Monsieur le Directeur visiter l'Exposition de Liège.

Le train dévore l'espace..., s'arrête à peine dans les principales gares et traverse des plaines fécondes qui se déroulent au loin et semblent se confondre avec le ciel tout bleu !

« Liège !... gare des Guillemins ! » « Par ici la sortie... Vos billets, s'il vous plaît ! »

Au dehors c'est une cacophonie générale. Les cris des cochers de fiacres se mêlent aux clameurs éreintées des camelots cosmopolites et des vendeurs de cartes-vues. La bande joyeuse se dirige vers l'Exposition et on commence la visite sommaire par les palais et pavillons où flottent les trois couleurs françaises.

Les jeunes voyageurs veulent tout voir, tout entendre ; les grands halls du palais de l'Industrie attirent surtout leur attention. Apprentis pour la plupart, ils s'intéressent aux choses qui regardent leur métier et le progrès est là devant eux avec toutes ses inventions et toutes ses machines.

Les voilà enfin devant les *Great Attraction!* C'est une suite continue de fous rires et d'exclamations joyeuses en contemplant l'aéroplane, le tobogan, le water-chute et surtout le caricaturiste à la minute, vue de profil avec nez : au choix.

Les jambes lasses et la tête lou.de de bruit, la petite troupe va demander l'aumône d'un souper et d'un... lit à la maison salésienne de Liège où on leur fait le meilleur accueil.

Le lendemain, grande promenade sur les bords de l'Ourthe, à l'écluse de Tilff, où le déjeuner est servi en plein air, à l'ombre des arbres qui font pleuvoir la fraîcheur ! A l'issue du repas, exercice de canotage et visite d'une grotte. Ah ! la grotte ! Munis de bougie, les quinze voyageurs rampent sur la terre gluante, à la suite d'une espèce de troglodyte, à travers un trou noir comme l'enfer de Pluton ! Ils marchent presque à tâtons entre des roches mystérieuses et perçoivent enfin le bruit d'une cascade et les clapotements de l'eau contre les parois du roc : c'est un lac. Au fond, dans le noir, la lucur laiteuse d'une lampe jette quelques tons pâles sur la surface tranquille des eaux souterraines... La barque pour la traversée est là.... « Attention ! *ching* seulement à chaque *foe*... et *n'erremuez* pas..., savez-vous ? » Et le troglodyte pousse avec un bout de bois sa barque paresseuse !

La procession des fantômes commence, les ombres grandissent, se réfètent dans le lac et les lumières attachent en passant des milliers de perles lumineuses aux stalactites de la voûte : La traversée est faite, les sombres couloirs et les salles sans fin sont visitées.... Au revoir, à plus tard, lorsqu'il fera plus clair dans cette grotte encore en formation.

L'excursion est terminée, chacun rentre dans le *home* de Saint Charles, gais et contents ; « on a vu l'Exposition et la grotte : c'est quelque chose... savez-vous ! »

A. L.

TURIN — Départ de missionnaires. — Dans la soirée du 23 novembre dernier, une nombreuse foule se pressait dans le Sanctuaire de Marie Auxiliatrice pour assister à la cérémonie des adieux de nos Missionnaires. S. Ém. le Cardinal Richelmy, archevêque de Turin, avait bien voulu venir bénir les heureux partants qu'il exhorta à être fidèles à la dévotion au Sacré-Cœur et à la Très Sainte Vierge. Parmi les nouveaux missionnaires beaucoup sont destinés aux Missions déjà fondées et si prospères dans les Deux Amériques ; plusieurs vont se diriger vers l'Extrême-Orient qui ouvrira pour la

première fois ses portes aux fils de Dom Bosco, et ainsi se réalisera un des vœux les plus ardents de notre vénéré Fondateur et Père. Le but de ces derniers au nombre desquels nous comptons deux confrères français Mrs Olive et Vigneron, est d'établir à

personne de sa chère mère, morte trois jours auparavant), lut un remarquable rapport où nous relevons ce détail que durant l'année scolaire-professionnelle le *diplôme d'ouvrier* a été conquis par trente jeunes gens.



VIEDMA (Patagonie) — Colonie agricole salésienne.

Macao dans la Chine et à Meliapor dans les Indes, un Orphelinat et une école d'arts et métiers. La fondation de Meliapor sera faite et dirigée par Dom Tomatis dont de nombreux Coopérateurs ont connu le zèle alors qu'il était à la tête de la maison de La Navarre. Nous recommandons tous ces vaillants ouvriers apostoliques aux ferventes prières de nos amis lecteurs afin que le Seigneur protège leur long voyage et bénisse leur ministère.

— Le 26 du même mois et sous la présidence de D. Rua, se faisait à l'Oratoire S. François de Sales la distribution solennelle des prix aux jeunes apprentis. Sur l'estrade on remarquait les Représentants du Préfet et du Syndic de la Ville de Turin, le Président de la Cour de Cassation, le Procureur général, le premier Président de la Cour d'Appel, le Président de la Chambre de Commerce, et d'autres personnages de distinction, désireux de manifester leur sympathique intérêt pour l'Œuvre salésienne.

Le directeur de l'Oratoire, Dom Marchisio (auquel nous présentons nos religieuses condoléances pour la perte immense qu'il vient de faire dans la

Calabre. Cette lettre est adressée à Dom Rua.

« Je vous écris, bien cher Père, sous l'empire de



VIEDMA (Patagonie) — Durant la vendange.

la plus douce impression. Je me félicite de mon voyage en Calabre comme aussi je bénis les fatigues et les ennuis qu'il m'a occasionnés. J'ai été, ce matin même, reçu en audience très particulière par Sa Sainteté. Je ne pouvais pas prétendre à un tel bonheur. Si je n'ai pas sauté, bondi, c'est que

— Nous ne quitterons pas Turin sans annoncer l'ouverture dans cette ville d'une *Maison de famille* dans laquelle seront reçues les jeunes ouvrières et employées de commerce. Cet utile établissement, œuvre de la Société nationale de Patronage et de Secours Mutuel est confié à la direction des Sœurs de Marie Auxiliatrice.

ROME — Réception des petits Calabrais par S. S. Pie X. — Nous extrayons ce qui suit d'une lettre de D. S. Gusmano, chargé, comme on le sait de conduire de Sicile à Rome puis à Turin les innocentes et malheureuses victimes du terrible tremblement de terre survenu

j'avais peur de passer pour un insensé, mais je dois avouer que jamais je n'ai ressenti une telle joie dans toute ma vie. Quel saint Pontife ! Quel accueil plus que paternel ! Déjà hier Il avait bien voulu me recevoir avec les petits orphelins et je fus près de Lui durant plus d'une demi-heure, c'est à dire, pendant tout le temps qu'Il passa à leur distribuer à chacun une petite médaille et à les interroger l'un après l'autre, sans nullement s'étonner ni se plaindre du maintien par trop libre et quelquefois même grossier de mes petits bonshommes. Qu'en était-il de l'éloquent discours que je leur avais fait peu auparavant sur la politesse et les convenances ? Comme en ce moment il était parfaitement oublié ! Ils ne se souvinrent que d'une chose, crier : « Viva lu Papa - Vive le Pape ! » mais ce cri ils le poussèrent avec tant de chaleur et pour ainsi dire d'émotion qu'il suffit à faire oublier toutes les maladresses qu'ils commirent.

J'ai donc vu le Saint-Père, et même, j'ai pu assister à sa Messe et recevoir de sa main la sainte communion. Mais lorsque une heure après j'ai pu lui parler en toute confiance et seul à seul, lorsque j'ai entendu sortir de sa bouche ces paroles si compatissantes, si affectueuses relativement à la pauvre Calabre et sur les maux qui l'épuisent moralement et sur les remèdes que lui-même a l'intention de porter à cet état de choses, oh ! alors les larmes me sont venues aux yeux : ce n'était plus du respect, mais l'affection la plus intense que je ressentais pour Pie X, et j'affirme que l'obéissance même la plus pénible ne m'aurait pas coûté, car *ubi amatur non laboratur*.....

VIENNE (Autriche) — Inauguration du nouveau établissement salésien. — Il y a déjà deux ans que sur l'invitation de la Direction Centrale de l'Union *Kinderschutz-Stationen* et grâce à la bienveillance de S. A. I. l'archiduchesse Marie Joséphe et du bourgmestre Docteur Ch. Lueger, nos confrères prenaient la direction de l'Institut *Maria Hilf*, (de Marie Auxiliatrice) où ils recueillaient bientôt 50 internes et 60 externes, de la condition la plus pauvre. Le besoin de locaux plus spacieux se fit vite sentir, et tout dernièrement, le 2 octobre, on inaugurerait une nouvelle maison où déjà plus de deux cents enfants sont réunis. Ce nombre, nous en sommes certains, ira en augmentant pour le plus grand bien de la jeunesse pauvre et abandonnée.

BATATAES (S. Paul du Brésil). — Ouverture de l'école d'agriculture de San José — C'est le sept octobre que s'est effectuée l'arrivée des Salésiens

venus pour inaugurer l'école d'agriculture de San José. Les autorités ecclésiastiques et civiles et une grande foule attendaient les nouveaux arrivants qui, ainsi que le dit un orateur, entraient dans Batataes en la fête du Saint Rosaire, c'est-à-dire au jour anniversaire même de l'éclatante victoire de Lépante. C'est d'un doux augure pour la nouvelle fondation placée précisément et comme beaucoup de ses semblables, sous la protection de celle qui, ayant fait remporter en 1571 le succès, fut officiellement proclamée l'Auxiliatrice des Chrétiens.

VIEDMA (Patagonie). — Nous continuons à avoir de bonnes nouvelles de la colonie agricole de Viedma et nous sommes heureux de mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques photographies de cette colonie qui fut fondée en 1891 par Mgr. Cagliero. On ne saurait croire quelle est l'importance en cette région de cet établissement où les jeunes Patagons reçoivent en même temps qu'une éducation chrétienne une instruction pratique de l'agriculture, qui leur permet, une fois de retour dans leurs *Ranchos*, de se livrer avec fruit aux travaux des champs et d'y trouver un bien-être aussi parfait qu'on peut le désirer en ce bas-monde.

Le Cousin Jehan « Compagnon d'armes du Chevalier-Apôtre » — Par M. le chanoine Rosière. — Un beau volume in-8° de 300 pages avec photogravures. — Prix : 2 fr. 25 (franco 3 fr.). — Chez l'auteur, 19, rue des Feuillants. Poitiers.

Le plus bel éloge de cet ouvrage se trouve renfermé dans la lettre que Mgr Pelgé voulut bien adresser à l'auteur, et dont voici quelques extraits :

« Monsieur le chanoine,

« Je viens de lire la *Vie de M. l'abbé Chauvin*, ancien curé de Persac. Elle est des plus attachantes, et tous ceux qui ont connu l'incomparable pasteur vous seront reconnaissants d'avoir heureusement fait revivre une physionomie qu'il importait de ne pas laisser disparaître dans l'oubli.

« ...Aux poètes votre livre fera passer d'agréables instants. Eux, les amis des Muses, pourraient-ils ne pas se réjouir du succès qui couronna ses efforts, succès qui alla jusqu'à lui valoir d'être honoré, un jour, par S. E. le cardinal Pie, du titre de « barde poitevin. »

« Et puis quel beau modèle pour le clergé !...

« Comment le prêtre qui a charge d'âmes n'éprouverait-il pas le besoin de marcher sur les traces de ce pasteur exemplaire ?

« Il réalisa parfaitement l'idéal du *curé de campagne*.

« ...A vous donc, Monsieur le chanoine, mes très sincères félicitations ! A votre livre tous mes vœux de plein succès !

« Veuillez agréer, etc.

† HENRI, évêque de Poitiers.





Un fils de Don Bosco

1850 — 1895

VIE DE MONSEIGNEUR LASAGNA

Missionnaire salésien, Evêque titulaire de Tripoli

CHAPITRE XLV.

Les voies de la Providence - Une halte - Son esprit de piété - Les fleurs destinées à l'autel de la Madone - Son exactitude - Son obéissance même au prix de tous les sacrifices - Un précieux enseignement - Egalité de caractère - Une découverte - Pour l'amour du Seigneur - Un souvenir du bon Père - Son attachement à la Pieuse Société Salésienne.

Lorsque la divine Providence destine quelqu'un à fonder ou à conduire une œuvre à bonne fin, elle fait en sorte de non seulement proportionner les talents et les moyens convenables, mais encore de graver dans le cœur de cette personne comme un mystérieux pressentiment de l'époque où se terminera son pèlerinage sur cette terre; elle veut pour ainsi dire que ce pressentiment lui soit un stimulant à son activité, à son zèle dans l'entreprise à laquelle il s'est consacré. Dieu en a agi ainsi avec Mgr Lasagna à qui nous pouvons, en toute vérité, appliquer le grand éloge que nous lisons au Livre de la Sagesse : *Consummatus in brevi, explevit tempora multa* (1). Le bon évêque disait lui-même que ce pressentiment lui faisait embrasser plus de travaux qu'il n'en pouvait accomplir, mais il s'attristait seulement à la pensée qu'il devait encore laisser au démon un trop vaste champ. C'est surtout lorsque il eut reçu par la consécration épiscopale la plénitude du sacerdoce, que son désir de sauver des âmes ne connut plus de bornes; on ne le voit que trop, en lisant le récit de ses courses apostoliques.

Mais pour mieux faire apparaître le portrait de notre évêque missionnaire et en même temps pour bien connaître la source où il puisa ce courage et cette force qu'aucun obstacle ne parvint à briser, nous devons nous arrêter quelques instants pour

l'étudier dans sa vie intime. C'est qu'en effet si l'énumération succincte de ses fatigues nous le montre comme le vrai type du missionnaire et de l'apôtre infatigable, il nous sera encore doux et édifiant de retrouver en lui le religieux humble et fervent.

Celui qui travaille au bien des âmes devrait être rempli de piété et de vertus à tel point qu'il puisse en faire part aux autres, comme le dit S. Paul à son fidèle disciple Timothée. *Attende tibi et doctrinae: insta in illis. Hoc enim faciens, et teipsum salvum facies, et eos qui te audiunt* (2). Cet avertissement de l'Apôtre était profondément gravé dans l'esprit et le cœur de Mgr Lasagna, et en le méditant de plus en plus, il se persuada bien vite qu'avant de travailler au salut des âmes, il lui était nécessaire d'acquiescer ces vertus qu'il désirait tant voir pratiquées par les autres, et afin de réussir par l'action comme par la parole il chercha par tous les moyens à posséder et à développer en lui la vertu de piété.

Dom Ambroise Turriccia, qui vécut pendant tant d'années près de lui, atteste que vrai disciple de S. François de Sales et vrai fils de Don Bosco, il ne voulait rien d'extraordinaire dans la dévotion, aussi bien dans l'extérieur que dans la qualité et la multiplicité des pratiques religieuses; mais il était d'une scrupuleuse exactitude dans ses devoirs de chaque jour. Alors même qu'il était évêque, on le voyait toujours le premier à se rendre à la méditation, et le dernier à en sortir. On put avec grande peine le convaincre que personne ne s'en formaliserait si, surtout après ses longs et pénibles voyages, il se reposait un peu plus longtemps le matin et remettait à plus tard sa méditation. Il était également assidu, à moins d'empêchement grave, à tous les autres exercices de piété prescrits par la Règle. Dom Foglino, Directeur de San Paolo nous écrit : « Dom Lasagna dans la prière n'était que fervent et recueillement. J'eus le bonheur de l'accompagner dans un voyage qu'il fit de l'Uruguay au Brésil. Le pauvre évêque souffrit beaucoup du mal de mer, mais il ne voulut se dispenser ni de la méditation, ni de la lecture spirituelle, ni de la récitation du Saint Office. »

Il célébrait avec grande dévotion le saint Sacrifice de la Messe, évitant toute affectation et heureux lorsqu'il pouvait célébrer à l'autel de la Très

(1) Sap. IV, 13.

(2) 1^{re} Tim. IV, 16.

Sainte Vierge. Dès qu'il arrivait de voyage et à quelque heure que ce fut, son premier devoir était de dire la Sainte Messe : que de fois on l'a vu débarquant vers midi et courant à la Sacristie pour y revêtir les ornements sacrés. Il portait toujours sur lui un crucifix déjà bien vieux qu'il aimait à poser sur un livre quand il étudiait ou sur son bréviaire quand il le récitait. Il ne remettait jamais d'un jour sa confession hebdomadaire, et s'il ne lui était pas possible de la faire à son confesseur habituel, il allait s'agenouiller devant un de ses confrères dans le sacerdoce.

Sa dévotion envers la T. S. Vierge était vraiment extraordinaire. Au milieu des circonstances les plus critiques, on l'entendait s'écrier : *Invoquons et prions Marie Auxiliatrice, et puis nous verrons.* C'était surtout lorsqu'il s'agissait de quelque âme qui semblait résister à la grâce. Son grand bonheur était de voir l'autel de la Madone orné de fleurs, et on le vit évêque cueillir des fleurs comme un petit enfant et venir tout triomphant les déposer aux pieds de sa céleste Mère. On se souvient encore à Villa Colon des belles prédications où il s'ingéniait avec tout son talent à faire connaître à ses auditeurs la grandeur, la bonté et la beauté de Marie. Un certain jour qu'il traitait son sujet de prédilection, il entra dans l'église un monsieur bien connu, hélas ! pour ses sentiments antireligieux. Ce dernier fut tellement saisi des paroles du prédicateur qu'il s'assit au milieu des jeunes gens et ne voulut quitter l'église qu'à la fin du sermon. Avant de sortir il tint à remettre une généreuse offrande pour l'entretien du culte. Hâtons-nous de dire que toujours fidèle aux enseignements et aux exemples de Dom Bosco, Mgr Lasagna s'imposait chaque samedi quelque mortification en l'honneur de la Très Sainte Vierge.

Cette piété ardente rendait féconds les fruits de sa prédication dans laquelle il savait si bien se servir de la Sainte Ecriture. Il en expliquait les textes avec tant de lucidité qu'il étonnait les prêtres qui l'écoutaient ; il racontait les faits avec tant d'humour et il savait les revêtir de couleurs telles qu'ils semblaient nouveaux pour ceux-là mêmes qui les connaissaient. Cela nous a été confirmé par le Vicaire Général de Montevideo qui l'avait entendu discourir sur l'Eucharistie. Le cher confrère tenait surtout dans ses prédications à ne pas faire montre de rhétorique et à rejeter les phrases à effets qui enchantent et flattent l'oreille sans doute mais laissent froids l'esprit et le cœur ; il parlait comme il convient à un missionnaire et à un évêque qui ne cherche que le salut des âmes. Faisons remarquer que le nom de D. Bosco revenait souvent dans ses instructions ; c'était pour lui comme un charbon enflammé qui touchait ses lèvres pour les purifier et rendre efficace sa parole.

Toute sa correspondance était imprégnée de cet esprit de piété, et, qu'on me permette de le dire, on y sentait un peu de cette onction que nous trouvons et admirons dans les incomparables lettres de Dom Bosco. Cet esprit de piété ne se rencontra pas seulement dans ses lettres aux confrères, mais aussi dans celles qu'il adressait à ses parents, à ses amis, aux bienfaiteurs de ses missions. Madame Celoria, qui le regardait

et l'aimait comme son enfant chéri, assure que toutes les lettres qu'elle a reçues de Mgr Lasagna, bien que d'un caractère tout intime, *révèlent une grande âme de prêtre et de missionnaire qui, animé d'une foi vive et dans un élan généreux, va volontairement jusqu'au sacrifice.*

Un de nos confrères a écrit ces lignes : « En Mgr Lasagna j'admire toujours une profonde humilité unie à une grande simplicité de manières. Peut-être tous n'ont-ils pas pu reconnaître en lui ces précieuses qualités ? Il était en effet naturellement vif, éloquent, gai et d'un abord très avenant. Il m'est arrivé plusieurs fois de l'entendre demander pardon à quelques confrères qui, selon lui, pouvaient s'être froissés de quelque avis ou de quelque blâme reçu. Bien que Supérieur et Inspecteur, il ne s'obstinait pas dans ses idées, quand il s'apercevait qu'il avait tort, et il était édifiant de l'entendre dire, comme il m'a été donné de l'entendre : — Voistu ?... Tu avais raison de penser ainsi ; et moi j'avais tort... — Dans une circonstance, il s'agissait de sciences naturelles et il nous expliquait avec beaucoup de feu certains phénomènes de la nature, lorsqu'un confrère l'interrompt, disant que sa théorie avait été combattue dans un des derniers numéros du *Cosmos* et qu'une autre plus rationnelle avait été adoptée par les savants. Cette interruption parut imprudente à tous les auditeurs, mais Monseigneur remercia, en souriant, le confrère de l'avoir mis au courant d'une chose qu'il ignorait encore ; puis la conversation recommença aussi animée qu'auparavant. » C'était encore cet esprit d'humilité qui lui inspirait le plus grand respect pour les confrères coadjuteurs dont il savait si bien apprécier les sacrifices et les précieux services.

Son affection était partagée entre tous, sans acception de personnes ; il aimait indistinctement les grands et les petits, les riches et les pauvres, reconnaissant partout des âmes également précieuses, puisqu'elles avaient été rachetées par le sang de Jésus-Christ. Que ne fit-il pas pour les infortunés Indiens ? Comme il s'intéressait à ses humbles petits artisans ! Ne le vit-on pas, tout évêque qu'il fut, jouer aux quilles avec les enfants de l'Oratoire ? Oh oui ! (je l'affirme moi-même) la croix d'or qui pendait sur sa poitrine, lui rappelait beaucoup plus que sa haute dignité dans la hiérarchie de l'Eglise, qu'il devait avoir pour tous des entrailles de père, qu'il se devait à tous. Son humilité apparaissait surtout dans la pratique de l'obéissance. Bien que revêtu du caractère épiscopal, il s'astreignit toujours et très scrupuleusement à la Règle et à l'horaire ; aussi était-il d'une remarquable exactitude partout où l'appelait le son de la cloche ; de là encore le silence rigoureux qu'il observait là où il était prescrit, tout particulièrement après la prière du soir ; le soin qu'il mettait à se conformer en tout et partout à la vie commune quant au manger, excepté lorsque l'état de son estomac, l'obligeait à faire autrement. Et cependant sa santé était tellement mauvaise qu'il semblait aux confrères avoir une raison suffisante pour suivre un autre régime que celui de la communauté.

L'obéissance en Mgr Lasagna brillait de sa plus parfaite beauté lorsqu'il recevait quelque ordre

du Recteur Majeur ou des membres du Chapitre Supérieur. « A un certain moment, nous écrit un confrère, il arriva que nous dussions nous incliner devant un ordre assez dur d'un Supérieur Majeur ; me trouvant auprès du cher évêque, je lui dis : — Mais vous, Mgr, en votre qualité d'Inspecteur, vous pourriez parler, faire quelques observations. — Il me répondit : Mon cher ami, nous devons respecter les ordres de nos Supérieurs, alors même que nous devons en ressentir quelque souffrance ou quelque désagrément. » Comme il la pratiquait cette vertu d'obéissance, au prix de n'importe quels sacrifices, comme par exemple, lorsque les Supérieurs dans l'intérêt général, faisaient quelque changement dans le personnel de son Inspectoriat ou ne lui accordaient pas quelque confrère dont il avait le plus urgent besoin. Dans ces difficiles conjonctures, comme il était agréable d'admirer la manière ingénieuse avec laquelle, de vive voix ou par écrit, il excusait la bonne intention de ses supérieurs !

Dans les épanchements intimes que son cœur si tendre lui rendait vraiment nécessaires, il avait coutume de dire que c'était par obéissance qu'il avait fait sa profession religieuse, par obéissance qu'il avait reçu les Ordres sacrés, par obéissance expresse qu'il s'était rendu en Amérique et que c'était à ce sacrifice de sa volonté qu'il attribuait le peu de bien (selon son expression) qu'il avait accompli. Il donnait là une nouvelle preuve de ce que nous enseigne l'Esprit-Saint : *Vir obediens loquetur victoriam* (1).

Aux vertus déjà énumérées il nous faut joindre cet esprit de mortification et de sacrifice qu'il savait si bien inculquer par l'exemple et la parole, à ses confrères et aux Filles de Marie Auxiliatrice, toutes les fois que l'occasion s'en présentait. Il répétait souvent que la Société Salésienne sera prospère tant que ses membres sauront être mortifiés et particulièrement très retenus dans l'usage du vin et des liqueurs. Il conseillait la mortification même aux malades et aux infirmes, les assurant qu'elle contribuerait à leur rendre la santé. Il ajoutait encore que le Salésien devrait préférer voir sa vie abrégée de quelques années plutôt que d'introduire par sa faute des abus qui pourraient tourner au malheur de la société tout entière. Comme il conformait sa conduite à ses enseignements ! Voici ce qu'il m'écrivait à ce sujet, le 16 janvier 1895, de l'île Florès où il subissait une quarantaine : « Je vais avoir quatre retraites à prêcher. Par bonheur je me sens plus de forces que l'an passé. Je n'ai pas approché de mes lèvres une seule goutte de vin, de café, ou de liqueur ; je donne la préférence au lait et cette boisson me suffit pour me soutenir dans les plus grandes fatigues. » Ses repas étaient ceux de la Communauté ; il n'admettait pas d'infraction à la règle. Il ne voulut jamais qu'on lui déposât dans ses appartements du vin ou des liqueurs qu'il aurait pu offrir à ceux qui le venaient visiter, car disait-il, malheur à celui qui commence. Son jeûne du vendredi était scrupuleusement observé et il n'écoutait pas les personnes qui dans son intérêt voulaient quelquefois l'en détourner. (*A suivre*).

(1) Prov. XXI, 10.

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Du 15 novembre au 15 décembre 1905.



France.

- AIX: M. l'abbé J Rousset, *Saint Antonin*.
 AUCH: M. l'abbé Monnier, *Riscle*.
 BESANÇON: M. l'abbé Jules Monnot, curé, *Pusy-Epenoux*.
 DIGNE: M. l'abbé Reboul, curé-doyen, *Thoard*.
 GRENOBLE: M. l'abbé Claude Rostang, curé, *Les Avenières*.
 NICE: M. l'abbé Leroy, *Nice*.
 RODEZ: M. l'abbé Allaux, *Lieucamp*.
 ROUEN: M. l'abbé A. Houlière, *Yvetot*.
 BLOIS: R. de Mère Marie du Carmel, Henriette de Benard de Souveterre, *Blois*.
 — R. de Sœur Anne de Jésus, Marie Daudin, *Blois*.



- AGEN: Madame Alexais, *Agen*.
 ANGERS: M^{lle} Anglochou, *Saumur*.
 CAMBRAI: M^{me} Charles Colette, née Adèle Derode, *Rosendaël*.
 COUTANCES: M^{me} veuve Jean-Etienne Le Carpentier, *Cherbourg*.
 LYON: M. Louis Navoret, *Lyon*.
 — M. Auguste Navoret, *Lyon*.
 — M. Gaston Bernard, *Lyon*.
 MARSEILLE: M. A. Menetrier, *Marseille*.
 — M. Antoine Michel, *Marseille*.
 NANTES: M^{me} veuve Maillard de Belestrie du Bois Saint Lys, *Nantes*.
 ORAN: M^{me} Kramer, *Oran*.
 PARIS: Madame Beuzon, *Paris*.
 POITIERS: M^{me} veuve de la Fouchardière, *Chatellerault*.
 RENNES: M. M. A. Lanteigne, père et fils, *Rennes*.
 — M. Joseph Princeud, *Rennes*.
 SAINT-FLOUR: M^{me} veuve Fournier-Montgieux, née Noëmi Lamouroux de Pompignac, *Saint-Flour*.
 VANNES: M. Le Thiec, *La Roche Bernard*.
 — M. Gustave Gosselin, *Lintillac*.



Autres pays

- BELGIQUE: M. l'abbé Couters, *Anvers*.
 — Sœur Thérèse de la Trinité, Flament, *Amay*.
 ALSACE-LORRAINE: M^{lle} Bettinger, *Boulay*.
 AUTRICHE-HONGRIE: M^{lle} Louise Armani, *Roveredo*.
 BELGIQUE: M^{lle} Joséphine Buffet, *Schaerberchs*.
 — M. J. Petrus Witteven, *Anvers*.
 ITALIE: M^{me} veuve Marchisio, née Marianne Matta, *Mathi*.
 — M^{me} Marie Savin, *Brissogne* (Aoste).
 — M. le docteur J. Albertotti, *Calamandrana*.
 PORTUGAL: M^{me} Gulhermina Lobato, *Braga*.

R. I. P.

Avec permission de l'Autorité Ecclésiastique.
 Gérant: JOSEPH GAMBINO - Turin, Imp. Salés. (B. S.)
 Rue Cottolengo, 32.